3e Année Nos 84-85 Le N° 0$ 80 Jeudi 16 Avril 1942

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



LE CORTÈGE DU "NAM-GIAO

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



Tr. TanLoc

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Le Grand Rite du « Giao »

par S. E. PHẠM-QUỲNH.

Le Grand Rite du « Giao », — le « Nam-Giao », comme on l'appelle communément, donnant à la cérémonie elle-même le nom de l'endroit où elle a lieu, situé dans la banlieue sud de la Capitale, — est accompli.

Il s'est déroulé suivant un cérémonial dont les grandes lignes sont immuables depuis des siècles.

S'il présente un coté spectaculaire qui attire et retient la curiosité, son sens profond échappe peut-être au plus grand nombre.

Il n'est pas inutile de le rappeler.

Rivarol a dit quelque part :

« Le corps politique est comme un arbre : a mesure qu'il s'élève, il a autant besoin du ciel que de la terre. »

La nation annamite a toujours formé un corps politique qui s'est maintenu vigoureux a travers les vicissitudes de l'histoire et a résisté victorieusement aux atteintes des siècles.

Tel le banian de chez nous, qui plonge ses racines dans les profondeurs du terroir et étend son épaisse ramure sur les toitures incurvées de nos temples et de nos pagodes, elle a autant besoin, pour vivre et pour prospérer, du suc nourricier de la terre d'Annam que des effluves spirituels qui enveloppent et baignent le ciel du Nam-Viêt.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le peuple laborieux et opiniatre qui, courbé sur la rizière, travaille et peine toute l'année, constitue les assises profondes de ce corps politique. Ce sont les puissantes racines et le tronc vigoureux du banian d'Annam. L'aristocratie intellectuelle et morale, l'élite des mandarins et des lettrés sont les branches de l'arbre symbolique. La branche maitresse, c'est le Monarque, le Souverain, l'Empereur, mandaté par les puissances d'en-haut pour présider a la vie de ce corps social et politique.

La même sève circule dans ce grand corps, constamment renouvelée et vivifiée et par les racines qui puisent dans le sol les sucs nourriciers et par les branches et les feuilles qui captent dans l'air les principes actifs, qui, pour être d'essence plus légère et pour ainsi dire éthérée, n'en constituent pas moins, a proprement parler, la « manne céleste » nécessaire a la vie de l'ensemble. Chaque partie du corps a ainsi sa fonction déterminée et par les lois de la vie et par la nature des choses.

Les racines plongent dans la terre, les branches s'élèvent dans le ciel. Leur domaine est différent, si leur importance est la même.

Au peuple le soin de tirer de la terre les produits nécessaires a la vie matérielle de la nation ; a l'aristocratie, a l'élite celui de veiller a sa vie spirituelle et morale, de rendre favorables les puissances d'ordre immatériel, toutes ces influences ou tous ces impondérables qui commandent et conditionnent l'existence du grand corps politique que constitue une nation ayant derrière elle de longs siècles d'histoire.

La fonction essentielle de l'aristocratie est donc de maintenir vivante ce qu'on peut appeler la « religion nationale » et qui est l'ensemble de tous les éléments immatériels formant la vie morale d'un peuple.

Le grand maitre, le Pontife de cette Religion — au sens le plus large du mot — est le Monarque, le Souverain, couronnement et sommet de tout l'édifice social et politique.

Le Rite du « Giao » est le Rite suprême de cette Religion Nationale. C'est la sublimation de l'Idée Nationale. C'est l'acte solennel par lequel le Chef de la Nation entre en communion avec les puissances célestes et intercède pour leur demander le bonheur et la prospérité de son peuple. C'est l'acte d'humilité par lequel il signifie qu'il n'est que le représentant de son peuple et se sent profondément responsable de son bonheur ou de son malheur. C'est l'acte de contrition, marqué par le jeune et l'abstinence, par lequel il fait oraison et implore au Ciel et a Ses Ancêtres leur secours et leur bienveillance. C'est l'action de graces qu'au nom de son peuple il rend a toutes les puissances supraterrestres qui veillent sur sa vie et présidents a son destin.

Quand, au milieu de la nuit, a l'heure ou les esprits semblent descendre sur la terre, dans une ambiance pleine de mystère qui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

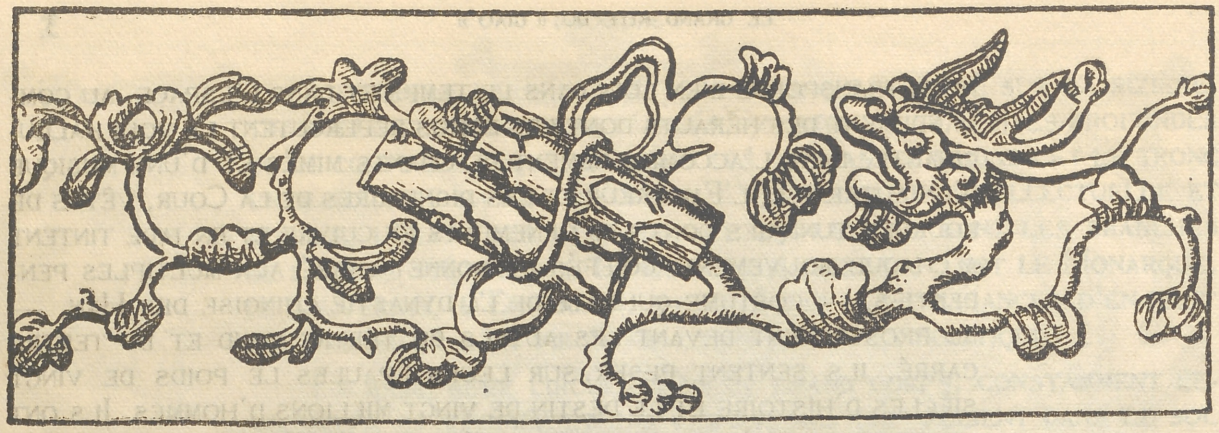
NOUS TRANSPORTE BIEN LOIN DANS LE TEMPS ET DANS L'ESPACE, AU COMMANDEMENT DES HÉRAUTS DONT LES ÉCHOS RÉPERCUTENT LA VOIX HALLUCINANTE, DANS L'ACCOMPAGNEMENT DE CHANTS MIMÉS ET D'UNE MUSIQUE D'UN AUTRE AGE, L'EMPEREUR ET LES DIGNITAIRES DE LA COUR, VÊTUS DE LOURDES TUNIQUES DONT LES ORNEMENTS EN CUIVRE ET EN JADE TINTENT A CHAQUE MOUVEMENT, COIFFÉS DU BONNET CARRÉ AUX MULTIPLES PENDENTIFS, — COSTUME QUI DATE DE LA DYNASTIE CHINOISE DES HAN, — SE PROSTERNENT DEVANT LES AUTELS DU TERTRE ROND ET DU TERTRE CARRÉ, ILS SENTENT PESER SUR LEURS ÉPAULES LE POIDS DE VINGT SIÈCLES D'HISTOIRE ET LE DESTIN DE VINGT MILLIONS D'HOMMES. ILS ONT LE SENTIMENT D'UNE RESPONSABILITÉ IMMENSE, INFINIE, ET IMPLORENT LES DIVINITÉS DE LEUR ACCORDER LEUR SECOURS ET LEUR BIENVEILLANCE DANS L'ACCOMPLISSEMENT DE LEUR LOURDE TACHE.

TEL EST LE SENS PROFOND DU GRAND RITE QUE SA MAJESTÉ L'EMPEREUR, ENTOURÉE DE TOUTE SA COUR, VIENT D'ACCOMPLIR SOLENNELLEMENT POUR LA QUATRIÈME FOIS DEPUIS SON RETOUR DE FRANCE.

QUAND ON L'A PÉNÉTRÉ, ON COMPREND DU MÊME COUP TOUTE L'ORGANISATION POLITIQUE ET SOCIALE DE CE PAYS.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



LE NAM-GIAO

SA SIGNIFICATION MYSTIQUE ET CULTUELLE

par NGUYỄN-KHOA-TOÀN.

La cérémonie du Nam-Giao se définit d'abord par ce qu'elle n'est pas. C'est que le premier soin quand on veut en comprendre le sens est de le dégager de la gangue d'interprétations erronées et souvent tendancieuses qui s'épaissit autour de cette question depuis quelques années. Nous avons eu l'expérience, pour en avoir vu les effets les plus inattendus, du parti pris poncifiant, pliant les faits aux opinions toutes faites.

Il est certain que la profonde religiosité qui anime cette cérémonie, l'ampleur qu'elle affecte, l'intérêt qu'elle suscite parmi les populations toujours friandes de fêtes, de pompe et de spectacles, le concours de tous les rouages du Gouvernement pour assurer le déroulement des rites « avec la plus entière correction », ainsi que Sa Majesté vient encore de le rappeler, tout cela contribue à faire du sacrifice du Nam-Giao la plus haute et la plus majestueuse manifestation cultuelle en ce pays, mais aussi la plus mystérieuse à beaucoup d'égards. De là à déclarer que ce sacrifice est « national et populaire » comme on l'a voulu, il y a loin. Il présente, certes, des rapports étroits avec la nation, puisque l'Empereur y officie en personne. Mais il ne vient pas d'un fait de l'histoire nationale, et n'intéresse pas l'ensemble du pays. Le plus visible est l'absence de l'élément populaire dans cette intercession auprès de la divinité, et la présence de vieux notables aux autels dressés sur le parcours du cortège impérial n'infirme pas cette assertion, puisque cette participation, qui n'est qu'un acte de déférence vis-à-vis de l'Empereur, se retrouve en d'autres circonstances.

Une autre erreur d'interprétation consiste à prendre pour l'acte de la « communion » le geste de l'Empereur, vers la fin de la Cérémonie, recevant le « tứ-phúc-tộ » (le don du vin et de la viande), comme si, sous ces formes, l'Auguste officiant participait au sacrement d'une singulière eucharistie. Ce don en retour se voit ailleurs même dans les fêtes de réjouissance instituées particulièrement dans les grandes familles pour honorer par exemple l'âge avancé des parents et au cours desquelles ceux-ci, après avoir accueilli la série des coupes offertes par leurs enfants, en remplissent une du même vin et la tendent à l'aîné, en simple témoignage de réciproque affection. Il n'y a donc dans le « tứ-phúc-tộ », me direz-vous, qu'un geste très humain, dépouillé de tout mysticisme. Je m'excuse de chagriner ainsi les âmes trop rêveuses, mais toute interprétation par pure analogie risquerait de nous éloigner du vrai sens du Nam-Giao.

Le R. P. Cadière, à la compétence de qui il convient de nous en rapporter, comme d'ailleurs il convient sur ce point, de rendre hommage à son objectivité, a tenu, parlant du « tứ-phúc-tộ », à mettre en garde contre l'allusion possible à la Communion et dit : « Je n'ai pas voulu employer ce

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

terme pour ne pas amener, par une comparaison inexacte, des idées fausses » (*Bulletin des Amis du Vieux Hué*, janvier-mars 1936). Mais ainsi compris, le geste ne manque pas de grandeur. Car, telle est l'emprise profonde du rite extrême-oriental. Des gestes pour ainsi dire quotidiens, chargés d'humaines préoccupations, prennent tout à coup, transposés sur le plan religieux, nimbés de cette atmosphère de fête et de mystère, un prestige, un pouvoir d'émotion rares. Le respect de tous les assistants, le silence solennel, cette dévotion à la fois tendre et méticuleuse qui règle le moindre acte de l'officiant leur confèrent un caractère d'exception et les isolent de la trame des activités terrestres. C'est que la vieille maxime confucéenne veut que « le service des Esprits soit assuré comme s'ils étaient effectivement présents » (sự thần như thần tại). La majesté du culte se décuple dans un rite qui s'emplit d'une présence sacrée, plus grande et plus noble d'être libérée de la matière et cependant également exigeante, également investie des droits de la vie.

Les erreurs venant ainsi de considérations arbitraires, détachées des concepts habituels au pays d'Annam, il n'est donc rien d'aussi simple et d'aussi concluant, pour l'intelligence du Nam-Giao, comme de le replacer dans le système religieux du peuple annamite. Le sujet ainsi situé permet de comprendre la nature, l'objet et le but de cette cérémonie et pourquoi l'officiant s'y trouve être le Souverain d'Annam, comment la valeur mystique d'un tel culte, loin d'amoindrir ou de fausser le patriotisme de tous, concentre et élève l'idée de la nation sur un plan où nous aurions voulu la trouver.

Je me suis permis de parler de système religieux à propos d'Annamites. Je ne pense pas que ce soit un abus de vocabulaire. En ce domaine, l'absence de dogmes, de prêtres spéciaux intercédant auprès des pouvoirs spirituels, le fait que le sens religieux plonge à moitié dans un réalisme positif, tout cela, en effet, n'a pas été sans porter certains esprits à refuser aux Annamites toute vraie disposition religieuse, toute foi précise. Les manifestations religieuses chez eux ne seraient que de l'idolâtrie ou des superstitions. Le plus sérieux argument en ce sens paraît résider dans le manque d'une métaphysique, dans cette attitude devant la vie et le monde qu'on dit dénuée de toute préoccupation transcendantale. Ce reproche s'aggrave du fait qu'il s'adresse à la classe instruite du pays. Il est certain que l'Annamite n'a pas dans sa langue originelle le mot exact pour exprimer le concept métaphysique. Mais on en a conclu assez rapidement que le concept même lui manquait. Or, il est facile de le montrer, il ne saurait y avoir, nulle part, une coïncidence exacte entre le terme et le concept qui embrasse des complexes de représentations et d'idées mouvantes et fluides. Le sens du mot peut même évoluer jusqu'à désigner parfois le contraire de ce qu'il dit. Il est dangereux, dans ces conditions, de conclure du manque d'un terme au manque de l'objet correspondant. L'essentiel, pour ne pas se tromper, est de regarder aux « comportements » des Annamites en matière de religion et par là seulement, de découvrir le contenu annamite de tels concepts qui peut n'être pas conforme à ses croyances et à ses habitudes d'esprit.

Je ne veux pas entendre par là que les notions religieuses annamites demeurent confusément dans les limbes d'une espèce d'*homo divinans* où l'homme vivant sa foi, ne saurait l'analyser ; il suffirait, pour cesser de le croire, de se reporter au *Y-King* (le livre de mutations), aux commentaires qu'il a suscités dont ceux de Wou-Weng et de Confucius : ces ouvrages paraissent condenser la sagesse et la mystique d'innombrables générations d'initiés. Or, le Nam-Giao réflète sinon l'essentiel du moins le côté le plus saisissant et le plus saisissable du *Y-King*. Il est à la fois un culte, une ascèse, une oraison et comporte une mystique élaborée. Quoi qu'il puisse en être, une foi est d'autant plus grande et plus profonde qu'elle est plus simple et plus naturelle. Le Nam-Giao nous émeut précisément parce qu'avant d'être un ensemble de rites, il est la manifestation la plus directe et la plus spontanée du sentiment religieux de notre race et que la tradition qui nous

Université Côte d'Azur. Bibliothèques







Ci-dessus :

Le sacrifice du Nam-Giao : mandarin Bôi-Tu revêtu de costume rituel (*Dessin de* M. NGUYEN-THU, *d'après une aquarelle de* MM. TON-THAT-SA *et* HUONG-CAO).

A droite, de haut en bas :

Le sacrifice du Nam-Giao : vêtements et ornements rituels de l'Empereur : tunique, jupe et tablier vus par devant (*au centre*) ; coiffure vue par dessus, par devant et de profil (*en haut*) ; tablette de jade et jugulaire (*à gauche et à droite en haut*) ; franges de l'écharpe (*à gauche en bas*) ; pendeloques de la ceinture (*à droite en bas*) ; bottes (*en bas*) (*Dessin de* M. NGUYEN-THU, *d'après une aquarelle de* MM. TON-THAT-SA *et* HUONG-CAO).

Le sacrifice du Nam-Giao : vêtements et ornements rituels de l'Empereur : tunique vue par derrière et fémoral (*au milieu*) ; écharpe (*à gauche*) ; chaîne et frange du fémoral (*à droite*) ; ceinture (*en bas*). (*Dessin de* M. NGUYEN-THU, *d'après une aquarelle de* MM. TON-THAT-SA *et* HUONG-CAO).

(*Les Amis du Vieux Hué.*)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en est transmise, porte avec elle son inspiration primitive, chargée de vivante humanité.

⁂

L'Annamite a été de bonne heure frappé de l'existence des lois essentielles qui gouvernent la vie en lui et autour de lui ; il se sent intégré dans un vaste système soumis à un ordre, « l'ordre cosmique » qui le pénètre et le dépasse singulièrement. Quand il scrute les secrets de l'existence, sa vie lui apparaît comme un fruit combien précaire et tremblant dans sa main. Elle est subordonnée à un composé de forces mystérieuses qui s'affrontent et se jouent entre elles mais qui s'harmonisent finalement, rendant ainsi cette vie possible. Les premières communautés pastorales et agricoles qui sont venues du couloir du Hoang-Hô pour former le peuple annamite actuel lui ont laissé, avec un atavisme millénaire, ce respect instinctif des manifestations de la vie, la confiance dans la nature, dans le rythme des saisons auquel est lié le cycle de ses travaux, et aussi la crainte des multiples puissances mystérieuses qui peuvent les contrarier et donner la mort. Autour de chacun, ce n'est qu'un « pandemonium » ; il y a partout des esprits, le génie des montagnes, celui des fleuves, celui du vent, etc... Ainsi donc, comme les mêmes puissances cosmiques conditionnent sa vie et sa personne, il s'établit un universel réseau de forces vitales qui lie l'homme à la divinité et le fait relever du monde divin.

Dès lors, on s'aperçoit déjà pourquoi le peuple annamite n'a pas ressenti la nécessité de définir une métaphysique : il ne la discute pas, il la vit. Qu'importe une métaphysique, si elle est en lui, s'il marche dans le divin ? La morale se confond également avec la religion, puisqu'elle se réclame des mêmes lois universelles, des mêmes nécessités d'équilibre et d'harmonie qui gouvernent et permettent la vie. L'individu, la famille, la société, le cosmos tout entier représentent un ensemble de zones concentriques soutenues, traversées par un ordre universel aux forces solidaires.

Tel est le « Trời » des Annamites, ce monde réel et divin à la fois où des puissances s'élaborent, agissent et réagissent entre elles ; la notion religieuse du Ciel vient de là, non pas du Ciel de Tchou-Hi, interprétation matérialiste à laquelle les Annamites ont échappé par un hasard de l'histoire, mais du Ciel, divinité active du *Y-King* orthodoxe, mais qui se complète, pour pouvoir multiplier les êtres, par cette autre divinité de caractère réceptif, la Terre.

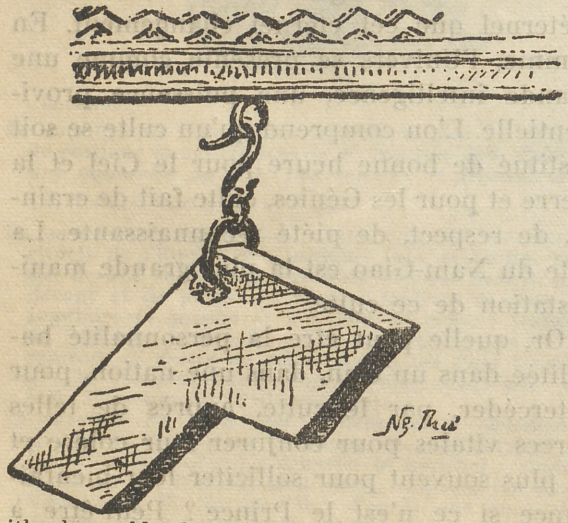
Quand l'Annamite invoque les esprits, il invoque d'abord « Trời », le Ciel, mais il invoque aussi la Terre « Đất ». Dans la notion du Trời (ou du Ông Trời), il conçoit bien l'esprit suprême mais cette idée ne dépasse pas la constatation d'une puissance divine et céleste, hiérarchiquement la première. Conceptions essentiellement phénoménales, jamais inquiétées, jamais altérées par la notion d'un être primordial, personnel et conditionné. Aussi bien « Trời » est le Vũ-Trụ sino-annamite, l'univers agissant. Pour l'Annamite, si l'on peut dire, l'Etre, c'est ce qui est. Le monde et la vie — on le voit encore mieux par le *Y-King* — ont pour origine, non un acte créateur extramondial, mais bien une séparation, une manière de scissiparité, une division, une différenciation de l'unité totale de ce monde ; cet acte créateur qui est la nature même, est partout, il est universel et, de même que le monde n'a pas de commencement ni de fin, de même la vie n'a, non plus, ni commencement ni fin ; tout n'est qu'un état permanent et changeant à la fois, et il n'est d'éternel que cet éternel changement. En somme, l'Univers se présente comme une grande intelligence, une puissance providentielle. L'on comprend qu'un culte se soit institué de bonne heure pour le Ciel et la Terre et pour les Génies, culte fait de crainte, de respect, de piété reconnaissante. La fête du Nam-Giao est la plus grande manifestation de ce culte.

Or, quelle peut être la personnalité habilitée dans un clan, dans une nation, pour intercéder, par le culte, auprès de telles forces vitales pour conjurer leur colère et le plus souvent pour solliciter leur bienfaisance si ce n'est le Prince ? Peut-être à l'origine des âges, le Prince était celui qui a reçu héréditairement une initiation mys-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

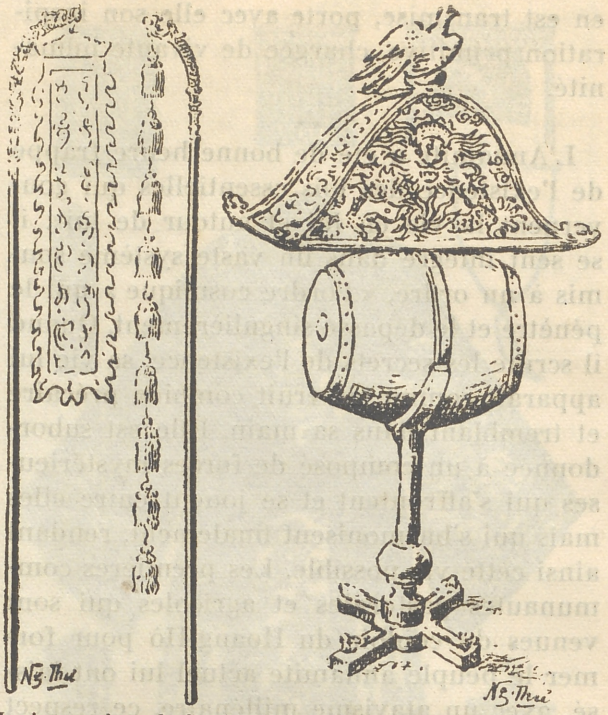


Le sacrifice du Nam-Giao : danseur militaire, tenant en mains le bouclier et la hallebarde ; à droite, bonnet, broderie pectorale, flûte et bâton des danseurs civils (*Dessin de* M. NGUYEN-THU, *d'après une aquerelle de* MM. TON-THAT-SA *et* HUONG-CAO).

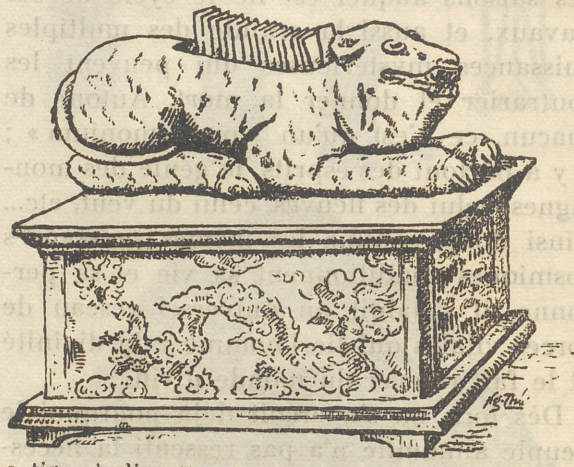


Lithophone, *khanh* (*Dessin de* M. NGUYEN-THU, *d'après un dessin de* M. DURIER).

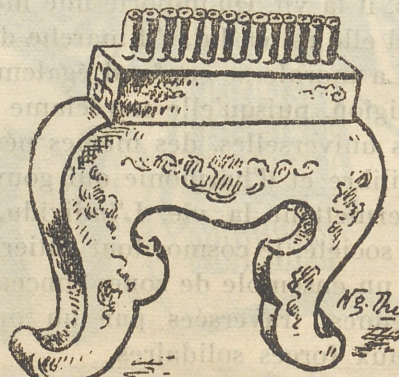
(*Les Amis du Vieux Hué.*)



Insignes des chefs de danse militaires (*à droite*) et des chefs de danse civils (*à gauche*).
Tambour surmonté de l'oiseau qui écarte les mauvais présages (*Dessin de* M. NGUYEN-THU, *d'après un dessin de* M. DURIER).



Le tigre à cliquettes, *ngu* (*Dessin de* M. NGUYEN-THU, *d'après un dessin de* M. DURIER).



Flûte de parade (*Dessin de* M. NGUYEN-THU, *d'après un dessin de* M. DURIER).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tique pour intervenir avec efficacité. Toujours est-il qu'il a obtenu pour ainsi dire des ancêtres et des esprits, la mission supra-humaine de gouverner son peuple. Il faut qu'Il le gouverne dans l'ordre du monde ; que sa loi s'insère dans les lois essentielles qui régissent et favorisent la vie. D'autre part, dépassant la sphère des hommes de sa race par sa position même, il est confondu avec les forces spirituelles et mystiques de la nation : telle est l'origine sacrée de la Royauté, et l'Extrême-Orient a fait du Roi le Fils du Ciel. Mais nous avons vu que les sphères humaines et divines sont solidaires ; si le Prince faillit à son mandat, ses péchés peuvent perturber l'ordre cosmique ; de sa vertu plus ou moins grande dépend le bonheur de son peuple. Quelle chose redoutable et exaltante à la fois pour un Prince que de se sentir responsable non plus devant les hommes mais devant la divinité, invisible et présente, du bonheur d'un peuple !

C'est ce qui explique la solennité avec laquelle l'Empereur d'Annam rend compte au Ciel de son mandat. Car, qu'est-ce que la fête du Nam-Giao ? C'est la prise de contact, c'est la sainte confrontation entre deux sources de vie, entre l'Univers et son Fils spirituel. C'est le moment crucial de ce culte, aux forces vitales, du Ciel et de la Terre dont l'Empereur est le dépositaire et l'ordonnateur dans le cadre de la nation, le moment où ce culte gravite autour de Sa personne et des célestes Divinités mises face à face. Et avant qu'Il ne s'introduise devant les deux autels principaux sur le Tertre rond de l'Esplanade, sacré comme un sanctuaire, de quelle solennelle humilité ne doit-Il pas témoigner, à quels soins de purification ne soumet-Il pas Sa personne, Son cœur, Sa pensée ! Le cortège, à l'aller, déroule par la ville des périodes colorées, mais la musique qui d'ordinaire accompagne les fastes impériaux, ne joue pas. Rien ne doit nuire à la perfection de Son ascèse. Tant de précautions sont nécessaires pour prouver Son respect et pour accroire l'efficacité de l'intercession ! Celui qui a droit de vie et de mort sur le peuple, prend les allées de côté, Il se prosterne. Et lorsque debout devant les Divinités réunies, sous l'œil des Esprits ancestraux conviés à la fête, comme inondé de clartés, Il semblerait avoir à répondre du mandat qu'Il vient d'accomplir et au sujet duquel il Lui semblerait murmurer : « Ai-je mérité de vous ? » Alors, par les voix du chœur, pendant que les libations se renouvellent, l'oraison épelle l'imploration aux Génies, une imploration à peine modulée dont les finales montent vers le Ciel avec la même évanescence que celle des fumées d'encens et de torches. Tout est émouvant, car tout est simple. La simplicité du culte est telle qu'elle n'a pas exigé de constructions somptueuses, mais cette Esplanade découverte, qu'on recouvre légèrement pour la circonstance en lui laissant d'ailleurs des traces de son authentique rusticité. Il y a dans l'esprit et dans la matérialité du sacrifice du Nam-Giao une telle entente, que les siècles révolus qu'il évoque ne ressuscitent qu'avec le cachet spécial de leur âme humble et fruste. Les dispositions de l'Esplanade prouvent au surplus que le culte du Nam-Giao s'est toujours adressé aux esprits de l'Univers au sein duquel les hommes, leurs voix, leurs adorations ne peuvent que se fondre.

Mais cette humilité revêt ici une singulière signification. Au cours de toute cette fête qui est une orchestration de lumières et d'ombres, de musique et de silences, l'Empereur s'établit un moment dans la grandeur universelle. Effacé de l'ordre humain, Il est intégré dans l'ordre du monde, dans cette grande cadence cosmique dont Il semble à nos yeux une émanation. Jamais Sa mission divine ne Le confond mieux avec la Divinité qu'en cette circonstance. Et jamais l'acte d'adoration n'est plus émouvant qu'en cette fête où Il courbe une tête souveraine, remplie du souci de Ses charges devant le mystère de la Vie.

C'est pour avoir vécu de telles minutes au bord du monde, entre l'appel des forces surnaturelles et l'espoir d'un peuple que l'Empereur incarne, dans la simplicité et dans la grandeur, le symbole du pays d'Annam.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

DIX ANS DE RÈGNE

(1932-1942)

par TRAN-DANG.

Le rite grandiose du Nam-Giao coïncide cette fois avec une date mémorable de l'Histoire du pays d'Annam. Il y a dix ans que S. M. Bao-Dai, au terme de Ses Etudes en France, rentra dans Ses Etats et prit le pouvoir au milieu de l'allégresse et de la ferveur générales.

Au 8 septembre prochain, dix années exactement se seront écoulées depuis le jour où, après dix années également de séjour sur le sol français, le jeune Souverain, incarnant sous Ses traits nobles et hiératiques la confiance et l'espoir de tout un peuple, débarqua à Tourane en descendant du *Dumont-d'Urville* qui était venu, escorté de deux autres avisos, la *Craonne* et l'*Avalanche*, le prendre au cap Saint-Jacques à bord du *D'Artagnan*.

Tous les cœurs palpitaient de joie et d'enthousiasme. L'Empereur Bao-Dai est, en effet, le premier monarque d'Annam qui ait quitté Son royaume pour aller s'initier aux sources mêmes du savoir occidental. De pair avec cette formation, des conseillers chaient à Lui faire acquérir sous les cieux fidèles et des précepteurs érudits s'atta- Français une solide culture nationale laquelle, alliée aux sciences d'Europe, devait donner à Sa double éducation ce caractère complet et harmonieux qui allait marquer profondément Son règne de Premier Souverain moderne du Viêt-Nam.

Aujourd'hui qu'un recul du temps suffisant permet d'embrasser d'un regard d'ensemble le chemin parcouru, c'est avec une sincère et respectueuse satisfaction que chacun constate que les espoirs mis par les sujets de S. M. Bao-Dai en Sa sagesse, en Son action éclairée et féconde, ont été réalisés. Leur attente d'une brillante ère de progrès commençant avec la prise effective du sceptre du pouvoir par leur jeune et aimé Souverain n'a pas été vaine. Une période décennale, fertile en réformes et en réalisations accomplies dans une atmosphère de collaboration franco-annamite plus cordiale et plus étroite que jamais, tel est ce début de règne qui, répondant aux vœux passés, augure bien de l'avenir.

L'observateur qui essaie de définir le caractère commun des multiples mesures prises par S. M. Bao-Dai, de concert avec le Protectorat, dans les divers domaines politique, économique, social, culturel... doit, sous peine de paraître insuffisamment averti, noter de prime abord, Sa volonté d'adaptation réfléchie et équilibrée des principes nouveaux aux normes de pensée et d'action traditionnelles ; cet effort de conciliation des idéaux de deux civilisations, de deux cultures dissemblables, mais nullement opposées. En dernière analyse, le trait dominant de l'évolution de Son royaume, voulue et commandée avec maîtrise par le jeune Monarque, est la fusion de l'Orient et de l'Occident en ce que chacune de ces deux

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

entités vivantes comporte de sain et d'excellent. Le Souverain a agi, en la circonstance, à la façon d'un catalyseur sur les meilleurs éléments de deux civilisations parallèles, mais non incompatibles ; Il a provoqué des symbioses qui sont de véritables réussites sous le double signe de la sagesse asiatique et de la science européenne. C'est, au reste, la propre image de Sa double formation franco-annamite qu'Il a transposée avec succès dans l'art de gouverner.

Dans cette œuvre, qui est une course au progrès, qui ne veut négliger aucun aspect de l'évolution inéluctable des mœurs sociales et politiques et du cheminement des esprits sous l'impulsion des idées d'Occident et qui, en même temps, veut éviter toute rupture, toute solution de continuité qui irait à l'encontre de ces mêmes progrès ; il faut un sens aigu des réalités et des exigences, et un sens non moins pénétrant de la mesure. Car, il ne s'agit de rien moins que d'orienter, de guider la marche de tout un peuple qui, tout en progressant rapidement, doit garder son équilibre, son « conditionnement » pour ne pas être désaxé et déraciné. Ces rares dons d'appréciation, S. M. Bao-Dai les possède innés, en vertu même de Sa nature d'élite. Sa formation complète et harmonieuse, le dévouement éclairé des hommes éminents dont Il a su s'entourer et l'appui cordial du Protectorat ont contribué, par ailleurs, à les développer heureusement.

***

« **Minh quân lương tướng tao phùng dị** ». « Le Destin ménage souvent de ces heureuses rencontres du Souverain éclairé et du Sujet méritant ». Ce vers célèbre condense dans sept idéogrammes des milliers de pages d'histoire de la Chine antique où ces conjonctures fastes qui décidèrent du cours des événements et consacrèrent le prestige de toute une époque, de tout un siècle, ont été, à plusieurs reprises, enregistrées dans les mémoires et les annales. Sans être thuriféraire du pouvoir, l'historiographe contemporain peut dire que S. M. Bao-Dai, en inaugurant Son Règne effectif, a su porter Son choix sur des hommes éminents pour leur confier les plus hautes charges du Royaume. Non que leurs prédécesseurs n'aient pas eu assez de mérites. Vint cependant un jour où ceux-ci furent dépassés par les événements et où il fut avéré que le haut personnel du Gouvernement annamite, trop pénétré des anciennes disciplines, ne pouvait plus faire face aux multiples responsabilités que lui imposaient les progrès, chaque jour plus rapides du pays. C'est alors qu'en 1933, S. M. Bao-Dai, dont la majorité dynastique venait à peine de sonner, décida peu après son accession au Trône, en plein accord avec le Gouverneur Général de l'Indochine, de rénover le personnel gouvernemental annamite et spécialement le Conseil des ministres : décision hardie qui faisait le plus grand honneur au jeune Souverain, décision dont l'amertume fut adoucie par les dignités et les honneurs accordés aux ministres partants.

« Désormais les ministres de l'Empire sont des hommes qui, tout en gardant des disciplines de la culture confucéenne en ce qu'elles conservent de bon, sont pénétrés de la culture occidentale, ont l'esprit ouvert aux exigences des temps nouveaux. L'un d'eux, S. E. Pham-Quynh, ministre de l'Education Nationale et Directeur du Cabinet Impérial, qui est de l'avis de tous, un des plus grands penseurs contemporains, accéda d'emblée à ces hautes fonctions pour lesquelles il quitta le journalisme où il était un maître et un guide de l'opinion au Tonkin et dans tout le pays ». (*L'Illustration.*)

On ne saurait trop insister sur l'interdépendance des hommes et des institutions dans la marche d'un pays. Si les institutions valent ce que valent les hommes, réciproquement les hommes valent ce que valent les institutions elles-mêmes.

Aux hommes de valeur doivent correspondre d'excellentes institutions. Parallèlement à la rénovation du cadre suprême de Son Gouvernement, S. M. Bao-Dai entreprit, en accord avec le Protectorat, la réorganisation de l'ensemble des rouages et systèmes qui concourent au fonctionnement de l'Etat et à l'existence du peuple. Œuvre de longue haleine, délicate et complexe qui s'attache à conserver du passé tout ce qui fit la grandeur et le génie de la race, tout ce qui constitue le fondement politique, moral et spirituel de la société annamite, tout en poursuivant sur le sol ancestral l'adaptation prudente et réfléchie des meilleures institutions de la Métropole.

Il fallait, avant tout, mettre le personnel de l'Administration annamite en état de faire face aux besoins nés d'une évolution chaque jour plus rapide et adapter aux exigences nouvelles des méthodes administratives, confirmées par une longue pratique, mais qui avaient fait leur temps. Des Ordonnances Royales successives ont progressivement étendu aux différents services du Gouvernement annamite le recrutement

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

par concours institué par le « CHI » du 3 juillet 1933 pour le mandarinat civil et ont doté leur personnel de statuts précis, qui ont permis d'y introduire une proportion suffisante d'éléments jeunes, formés aux disciplines occidentales, et d'assurer à tous les degrés de la hiérarchie une sélection équitable et soignée. En même temps, les règlements anciens ont été revisés et complétés, pour assouplir le fonctionnement des divers organes administratifs et faire disparaître l'arbitraire en délimitant les responsabilités de chacun.

De pair avec la réorganisation du Mandarinat fut menée la réforme judiciaire dont Sa Majesté définit ainsi l'esprit de Son Ordonnance de Règne :

Afin de faciliter à Nos mandarins et à Nos sujets l'accomplissement de leurs devoirs suivant les cinq relations de nos auteurs classiques, Nous avons entrepris de les doter d'une loi claire et précise, facilement compréhensible du juge comme du justiciable et qui donne à tous les garanties indispensables dont doivent être entourées les applications des principes moraux qui régissent notre société annamite. Nous ne ferons là que reprendre l'œuvre de Nos illustres prédécesseurs. Nous ne chercherons qu'à mettre en harmonie avec l'évolution de Notre peuple, les lois qu'Ils ont édictées, les respectant dans leur esprit, mais les modifiant dans leur forme afin que leur application pratique se concilie avec les exigences de la vie moderne... Cette œuvre est en bonne voie de réalisation grâce au Gouvernement protecteur qui, à Notre demande, a bien voulu placer auprès de Notre Gouvernement un haut magistrat français en qualité de conseiller juriste. Nous espérons qu'elle verra le jour prochainement et Nous envisagerons de la compléter par une organisation de Nos tribunaux qui nous conduira par étapes à la séparation des pouvoirs administratif et judiciaire.

A l'antique Code de Gia-Long est venue ainsi se substituer progressivement une législation moderne dont l'ensemble, encore inachevé, forme un mouvement déjà considérable. Il faut surtout citer dans ce domaine : le nouveau Code pénal de l'Annam ; le nouveau Règlement de la Procédure civile et pénale ; le nouveau Code civil de l'Annam, un Recueil de Jurisprudence en matière civile.

Au « problème d'école » dont parle Sylvain Lévy qui y voit l'avenir même d'un pays, S. M. Bao-Dai a accordé toute Son attention et en a témoigné dans ces passages extraits de l'Ordonnance de Règne du 10 septembre 1932 :

Réforme du Mandarinat, réforme du Code et de l'organisation judiciaire, telles sont Nos préoccupations présentes ; mais il en est une autre qui les égale en importance parce qu'elle conditionne la vie même de Notre pays et le bon fonctionnement de ses institutions. Cette préoccupation est, Nous le savons, celle qui tient le plus au cœur de Nos sujets. Il s'agit de l'éducation de nos enfants. Tiraillé entre des tendances contradictoires, dont l'une pouvait signifier le progrès alors que l'autre semble être un retour vers un état de choses périmé, le problème de l'enseignement Nous paraît avoir surtout été dominé au cours de ces dernières années par des questions de méthode. Sans doute, la méthode a-t-elle prévalu sur les principes et s'est-on préoccupé d'instruire plutôt que d'éduquer une jeunesse impatiente de sciences nouvelles. Nous allons Nous efforcer de remédier à un mal que chacun déplore et qui fait que les générations modernes semblent parfois oublieuses des plus belles traditions de notre pays. C'est dans cet esprit que, recevant des mains du Gouvernement protecteur une magnifique organisation scolaire et des maîtres imbus de méthodes pédagogiques modernes, partant de cette base solide, Nous allons procéder à la réorganisation du ministère de l'Instruction publique. Nous l'appellerons désormais ministère de l'Education Nationale pour bien marquer l'objet de Nos préoccupations.

Aidé de la collaboration des Conseillers techniques du Protectorat, le nouveau département se mit immédiatement à l'œuvre et son action à la fois réformatrice et conservatrice connut rapidement le plus légitime succès. Conduite dans le sens de l'éducation familiale et de la morale traditionnelle, cette œuvre de redressement national fut réalisée harmonieusement sans heurt et avec ampleur. Une place importante fut donnée à la langue nationale comme véhicule de l'enseignement et comme discipline elle-même, cependant qu'une vigoureuse impulsion fut donnée à l'enseignement de base, populaire et rural, concrétisée par l'accroissement constant, dans d'importantes proportions, du nombre d'écoles et d'effectifs scolaires. Le cadre des mandarins de l'Enseignement fut créé en même temps que furent restaurées les fonctions traditionnelles de l'Enseignement :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Đôc-học, Kiểm-học, Giáo-thụ, Huấn-đạo. Sur le plan de l'enseignement supérieur, S. M. Bao-Dai a tenu à témoigner de Sa haute sollicitude envers les intelligences les plus douées du Royaume en créant des médailles d'encouragement et des bourses d'études, auxquelles Elle attacha Son nom de règne, destinées à récompenser dignement les meilleurs étudiants du pays. Pour stimuler et aider les travaux de spéculation et d'érudition, notamment en langue chinoise, Elle a fondé à la Capitale une grande bibliothèque où furent réunis plusieurs milliers d'ouvrages anciens et modernes.

S. M. Bao-Dai restera le premier Souverain de l'Annam qui aura proclamé pour la jeunesse l'importance de l'activité économique. Dans une de Ses proclamations publiées à l'occasion d'un voyage d'inspection dans le Nord-Annam, Il déclara notamment :

En effectuant ce voyage dans le Nghê-an, Nous avons tenu à marquer par Notre présence l'importance que Nous attachons aux efforts entrepris en étroite collaboration avec l'Administration du Protectorat pour doter l'Annam des moyens de production modernes, en développant ses ressources naturelles, pour accroître le bien-être de sa population.

Pendant trop longtemps, l'élite de Notre pays s'est désintéressée des questions économiques. Beaucoup de nos jeunes diplômés en sont encore à penser que les carrières administratives sont les seules qui soient dignes de leurs titres universitaires. Les dangers de cette conception étroite de la hiérarchie sociale ont déjà bien souvent été dénoncés ; elle ne répond plus aux nécessités du progrès.

C'est l'honneur de Notre race d'avoir, de tout temps, reconnu à l'intelligence, à la science et à la sagesse la place éminente qui leur est due. Mais le domaine où ces facultés peuvent trouver leur plein épanouissement s'est considérablement élargi, avec la complexité croissante de la vie moderne. La création d'une entreprise industrielle, commerciale ou agricole, sa gestion judicieuse, équitable et bienveillante, demandent de nos jours des qualités d'esprit, de caractère et même de cœur, qui ne doivent pas être sous-estimées.

C'est le travail de l'agriculteur qui a fait dans le passé la force et la prospérité de Notre pays, et c'est encore sur le labeur de ses paysans associé à celui de ses artisans et de ses commerçants que repose l'avenir de l'Annam. Pour assurer cet avenir un patient et tenace effort d'adaptation et de perfectionnement s'impose dans lequel l'élite doit prendre sa part. Dans l'ordre économique, comme dans les autres domaines, elle a son rôle à jouer, rôle d'initiatrice, d'éducatrice et de guide. En s'y consacrant, en donnant l'exemple, elle ne travaillera pas seulement à la grandeur de Notre Empire, elle contribuera à améliorer le sort de Notre peuple en lui fournissant de nouveaux moyens d'existence.

Les carrières économiques offrent à nos jeunes gens, à leur esprit d'initiative un champ d'activité fertile et encore peu exploité. La joie de créer, les résultats atteints leur rendent, s'ils les ont perdus, le sentiment de leur utilité sociale et la conscience de collaborer à cette grande œuvre collective faite du dévouement et du sacrifice de tous, qui s'appelle l'Annam...

C'est dans le but de vivifier et d'accroître le potentiel économique du pays que l'Empereur créa en mars 1935 le ministère de l'Economie rurale, de l'Artisanat et de l'Assistance sociale auprès duquel les Chefs des divers services techniques et économiques du Protectorat : Assistance médicale, Agriculture, Forêts, Service Vétérinaire, Office du Riz, etc..., se sont vu confier les fonctions de Conseillers. Une collaboration féconde s'est ainsi établie, qui a permis d'étendre l'action de revalorisation économique en profondeur et de mener à bien plusieurs réalisations particulièrement intéressantes comme les coopératives agricoles, les associations syndicales de propriétaires ruraux pour les travaux d'hydraulique agricole et d'aide à la rizière, les plantations communales, la surveillance par les villages du domaine boisé, la création d'un Office de l'Artisanat, la sélection et l'amélioration du cheptel, le choix des semences et la vulgarisation des méthodes modernes de culture, l'installation des étables-fumières et l'adoption de nouveaux engrais, le développement de la polyculture, la reconstitution des cultures en décadence comme les cocoteraies, etc...

En vue de remédier aux calamités naturelles si fréquentes en Annam, une Caisse nationale et des Caisses provinciales de secours ont été créées qui disposent à l'heure actuelle de plusieurs centaines de milliers de piastres, et qui ont soulagé bien des misères dans les campagnes pendant les années qui ont suivi les désastres. Pour remédier à la mauvaise répartition démogra-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

phique du pays, des Offices de colonisation ont été institués dans les provinces où il reste encore des terres disponibles. Un « DU du 31 janvier 1940 a remanié le régime des concessions dans un sens libéral, afin de permettre aux petits cultivateurs d'acquérir avec le minimum de formalités et de frais des terres qu'ils ont mises en valeur. De grandes étendues de terre jusqu'alors incultes dans les provinces du Sud, ont été ainsi exploitées et fixées. Les résultats d'une telle action, parfaitement visibles, s'inscrivent sur le sol même, sous l'aspect de villages nouveaux, de plantations florissantes couvrant un sol naguère désertique, de forêts gagnant sur les dunes. L'Annam n'est pas encore un pays riche ; mais il n'est déjà plus un pays pauvre.

La prospérité relative ainsi créée constituait une ambiance favorable pour passer à d'importantes réformes de structure telles que la réforme fiscale et la réforme communale. Depuis 1938, les impôts ont été réajustés sur des bases nouvelles strictement conformes aux principes de l'équité fiscale. Cette refonte qui a soigneusement tenu compte des facultés contributives des habitants a permis de dégrever les contribuables de conditions modestes tout en procurant aux finances publiques un supplément de ressources résultant d'une plus juste taxation des classes aisées ou fortunées.

Par un « DU » en date du 5 janvier 1942, S. M. Bao-Dai a ordonné la réorganisation de la Commune annamite, après deux ans de travaux de documentation, d'enquête et d'élaboration confiés à une commission composés de hauts mandarins. Ce texte détermine la composition et les attributions du Conseil des notables, du Comité permanent de ce conseil, les attributions des agents intermédiaires entre la commune et l'Administration, et des agents communaux d'exécution ainsi que l'organisation des cantons et le rôle des agents cantonaux. Cette importante réforme du village, cellule active de la société annamite, marque bien la double volonté de Sa Majesté de respecter la tradition dans ses principes essentiels et de rénover les institutions communales en les adaptant aux besoins nouveaux.

Dans le domaine du protocole et des rites, le jeune Souverain, dès Son retour, a supprimé les « lays » traditionnels qui ne Lui apparaissaient plus conformes à la conception moderne de la dignité humaine. Les hommages dus au Trône consistent depuis 1932 en trois inclinations du buste, les mains jointes, le sujet restant debout. Des innovations judicieuses simplifient l'aspect matériel des rites pour les mieux adapter aux temps nouveaux, sans toutefois porter atteinte à leur véritable signification. Ainsi les sacrifices d'animaux et l'usage du papier votif dans les cérémonies cultuelles de la Cour furent supprimés, seules furent maintenues les offrandes telles que l'encens, les cierges, les fruits et les fleurs... C'est en conformité de cette réforme, dictée autant par le souci de renforcer l'esprit du culte que par un légitime souci d'économie, qu'ont été célébrées depuis Son retour les grandes fêtes triennales du Nam-Giao dont le caractère symbolique, dégagé de la matérialité des sacrifices inutiles, s'est trouvé majestueusement rehaussé. Plusieurs autres cérémonies cultuelles reconnues sans signification particulière furent supprimées.

Le culte des ancêtres étant le principal rite observé par le peuple annamite, Sa Majesté a tenu, dès Son retour, à faire un pieux pèlerinage aux lieux d'origine des fondateurs de la dynastie, et qui se trouvent comme chacun sait, à Thanh-hoa.

S. M. Bao-Dai alla au peuple. Elle entretint depuis Son retour, par de fréquentes tournées et des sorties incognito, un contact direct avec Ses sujets. Elle réorganisa la Chambre des Représentans du peuple dont Elle remania les statuts afin de permettre au Gouvernement d'être renseigné exactement sur les aspirations et les vœux des populations. Sa popularité s'est accrue par Son mariage avec une jeune fille d'une grande famille de Cochinchine, éduquée en France comme l'Empereur. Marie Nguyễn-hữu-Hào fut élevée au Trône avec le titre d'Impératrice le jour même de Son mariage qui vit aussi décréter la suppression de l'usage du harem. Un Prince héritier et trois Princesses sont nés de cette union.

S. M. Nam-Phuong, reine accomplie, est en tous points digne de Son Auguste Epoux. Elle s'occupe activement des œuvres sociales. Aussi à l'aise quand Elle se trouve avec les Rites et le Protocole que lorsqu'Elle est en face des obligations d'une Cour modernisée, un sentiment de profonde charité La fait sortir de Son palais et aller vers les misères et les souffrances à soulager. On La voit visiter les pouponnières, les crèches, les hôpitaux en compagnie de l'élite féminine Française et Annamite de la Capitale. Au lendemain de la naissance du Prince héritier, Sa première pensée fut pour les pauvres ; Sa cassette personnelle s'ouvrit largement au profit des œuvres de bienfaisan-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ce et d'assistance. Depuis 1936, la renommée de la Souveraine ne s'est que mieux affirmée, jusque dans la Métropole même. L'Académie de Médecine Lui a offert sa Médaille d'or. La Grande chancellerie Lui a offert à son tour la Commanderie de l'Ordre de la Santé publique.

En 1939, les Souverains d'Annam, accompagnés des Enfants Impériaux et de Leur suite firent un voyage en France qu'Ils durent écourter à cause de la guerre.

***

A l'heure où les sports connaissent un renouveau justifié en France comme dans l'Empire, il convient de noter que S. M. Bao-Dai aura été le premier Souverain sportif de l'Annam. Sportsman accompli, le jeune Monarque est encore le mécène éclairé des sports et de l'éducation physique reconnus nécessaires au développement de la race. Il a décerné de nombreuses récompenses aux animateurs et aux dirigeants sportifs en Indochine, créé et doté plusieurs compétitions sportives. Il préside presque toujours en personne les grands tournois, apportant ainsi le haut témoignage de Son grand intérêt pour ces manifestations de la jeunesse saine, virile, méthodiquement cultivée et développée.

***

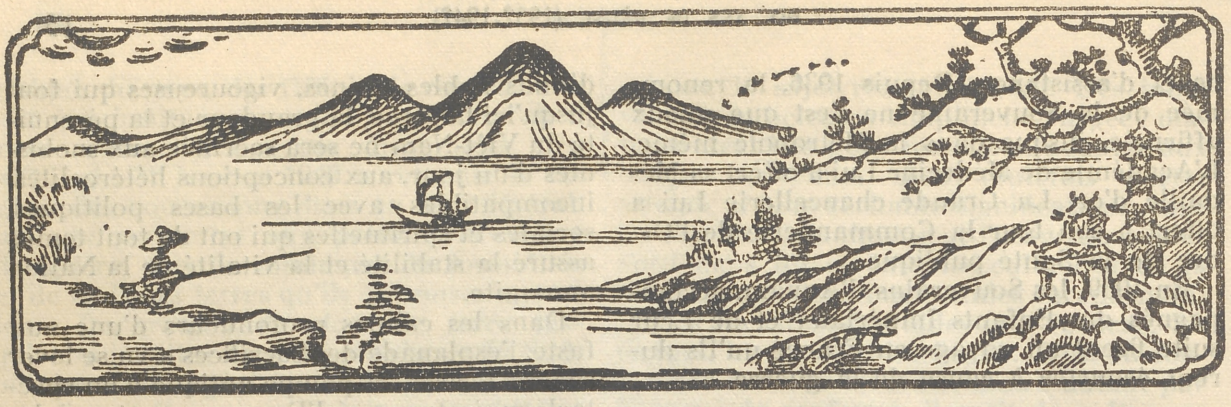
La France que nous ferons sera à la fois très ancienne et très nouvelle, a dit le Maréchal Pétain dans un de ces messages dont la perfection d'expression a la pureté des médailles frappées. Il est profondément émouvant de constater que l'action gouvernementale de S. M. Bao-Dai, menée de concert avec le Gouvernement du Protectorat, offre une heureuse similitude avec celle du Chef vénéré de l'Etat français et de l'Empire : elle s'est toujours proposée, en effet, de faire de l'Annam un pays à la fois très ancien et très nouveau. Aucun progrès légitime n'est négligé, aucun effort d'adaptation n'est marchandé, pour donner à l'antique patrimoine rassemblé par les Nguyên et leurs prédécesseurs le prestige et la place qui devront être les siens dans une confrontation de valeurs des nations modernes. Mais, en même temps, aucune de ces traditions nobles, saines, vigoureuses qui font jusqu'ici la force, la grandeur et la pérennité du Viêt-Nam ne sera sacrifiée aux snobismes d'un jour, aux conceptions hétéroclites, incompatibles avec les bases politiques, sociales et spirituelles qui ont de tout temps assuré la stabilité et la vitalité de la Nation annamite.

Dans les calmes profondeurs d'une nuit faste, l'esplanade des Sacrifices a vu se lever sur ses tertres, la pompe antique d'un spectacle majestueux où l'Empereur, entouré des Ministres des hauts dignitaires du Royaume, a adressé, dans le but d'appeler le bonheur et la prospérité sur Son peuple, une sublime invocation au Ciel et à la Terre.

Le rite séculaire du Nam-Giao s'est renouvelé pour la quatrième fois depuis le retour de S. M. Bao-Dai, rite dont l'origine se perd dans la nuit de l'antiquité chinoise et que l'Annam conserve le privilège d'être le seul à célébrer encore de nos jours. Il n'est pas dit que cette conciliation de la tradition et du progrès soit une entrave à la marche en avant du peuple annamite. Au contraire, il est singulièrement réconfortant de penser que sous la haute direction de Son Souverain — un des plus modernes de la terre — l'Annam, sans rien renier des beautés et des vertus de son passé, ne cesse d'évoluer vers une civilisation chaque jour plus conforme aux exigences nouvelles et au génie de la race, et que tout en s'attachant à réaliser le maximum de progrès souhaitables, ce mot entendu surtout dans son sens d'acquisitions scientifiques de la puissance, les descendants de la race des Hông-Lac savent mettre toute leur ferveur dans un geste rituel millénaire dont le sens eût pu paraître périmé aux esprits superficiels.

Sans doute, de nombreuses étapes restent encore à parcourir ; mais le chemin franchi depuis dix ans par l'Annam est un sûr garant de l'efficience qui s'en ira croissant de la haute action de S. M. Bao-Dai. Aux yeux de l'historien de l'avenir, cette première période décennale aura été, sans nul doute, la digne préface à la grandeur et à la gloire du règne du Premier Souverain moderne de l'Annam.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



LA MERVEILLEUSE CAPITALE

par L. CADIÈRE,
des Missions Etrangères de Paris.

LA merveilleuse capitale : c'est le nom que Thiêu-Tri donne à Hué lorsqu'il en décrit les vingt sites remarquables. Il n'entendait pas désigner par là seulement le site enchanteur où s'étend la capitale de l'Annam, son « fleuve parfumé » serti de rives d'émeraudes, ses collines cuivrées, que couronnent des pins sombres, ses plaines fertiles, ses monuments aux couleurs criardes ou à la patine de mousse, ses murailles fauves, ses miradors sévères, ses ponts massifs, ses villages cachés dans des fourrés de bambous, son ciel éclatant, la chaîne de montagnes qui, au loin, enserre le tout d'une double ceinture, ici d'un rouge ardent nuancé de vert, plus loin d'un bleu opaque et laiteux semé d'or ou teinté de violet.

Le jeune monarque chante tout cela dans ses poésies. Mais ce qu'il a en vue principalement, c'est le caractère surnaturel qui fait la grandeur de la capitale des Nguyên ; c'est la force mystérieuse que lui procure le choix d'un emplacement qui capte toutes les énergies naturelles et celles du monde invisibles ; c'est la puissance subtile qui vient des défenses magiques, naturelles ou élevées de main d'homme, qui l'entourent et la protègent de tous les côtés, écartant loin d'elle toute cause de malheur, c'est la majesté incomparable, la sécurité sereine, la durée éternelle que lui confèrent, ainsi qu'à la dynastie qui y a son siège, les influences invisibles, terrestres ou célestes, qui se concentrent sur elle.

Ces prérogatives surnaturelles que possède le site de Hué ont toujours frappé les souverains annamites. Que dis-je ? Bien longtemps avant que la famille des Nguyên n'ait apparu au jour de l'histoire, les environs de la capitale avaient été remarqués à cause de leur heureuse disposition au point de vue géomantique.

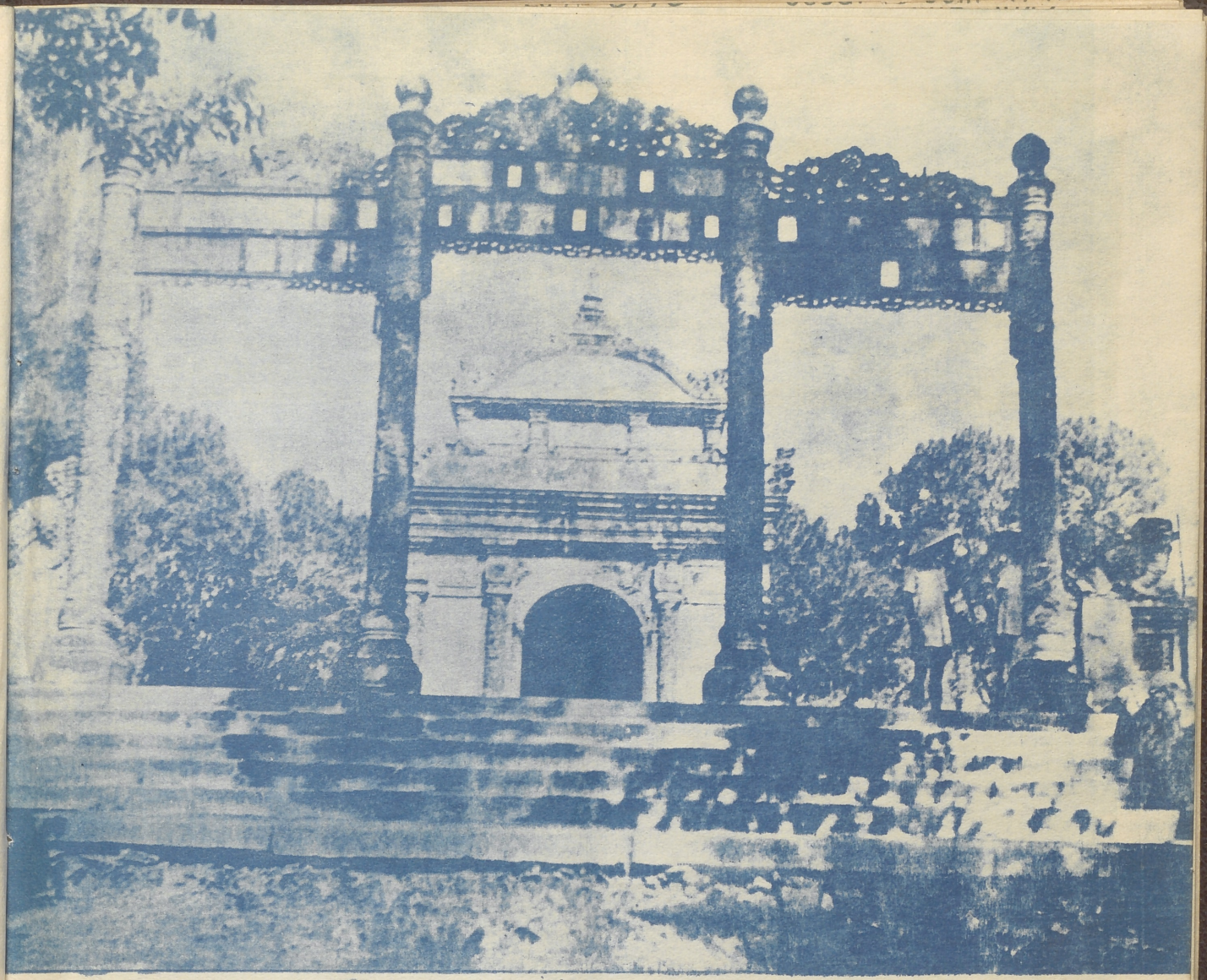
Et si Nguyên-Hoang, en 1601, construisit la pagode Thiên-Mu, le premier monument historique de Hué, c'est qu'il savait, sans doute, que Cao-Biên, le célèbre général géomancien, avait, dès le IX^{e} siècle, remarqué cet endroit, et que, plus tard, les Chams y avaient établi un de leurs temples.

Il y fut attiré aussi par la beauté du site.

Quelle fête pour les yeux, certains soirs ! Le soleil s'approche peu à peu du grand « Pic de Lui », la demeure de l'Esprit, qui domine, de son double sommet, l'amoncellement des montagnes, à l'Ouest de Hué ; la lumière de l'atmosphère s'atténue comme pour mieux faire ressortir les couleurs chatoyantes qui, à l'horizon illuminent les nuages ou glissent sur les flancs des montagnes. Les couleurs s'effacent ou deviennent plus douces : le fleuve est moins bleu, moins vertes sont les rizières, plus sombres sont les fourrés de bambous qui entourent les villages. A mesure que le soleil descend, les eaux du fleuve deviennent un gigantesque miroir de métal, tantôt d'argent pur, tantôt de cuivre brillant ou d'or. Les barques minuscules s'y détachent en traits noirs sur la surface étincelante et ajoutent l'image de l'activité humaine sur ces eaux qui semblent elles-mêmes jouir d'une vie intense et profonde, par la mobilité des couleurs qui s'y réflètent ou par la marche lente des moires qui glissent d'un bord à l'autre, par l'apparition soudaine des feux qui éclatent dans leurs profondeurs ou jaillissent à leur surface, par la succession des nuances qui y naissent, s'y transforment ou disparaissent.

Mais la crête des montagnes s'est dessinée vigoureusement, pendant quelques instants, sur le ciel incandescent. Le soleil a disparu. Brusquement, les eaux du fleuve perdent leur parure éclatante ; elles passent peu à peu par

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Le Portique d'honneur du tombeau de Dông-Khanh

toutes les teintes dégradées des couleurs vieillies, et s'éteignent dans le noir sombre.

Au bruit cadencé des rames, une mélopée, tantôt aiguë et traînante, tantôt adoucie ou brusquement interrompue par un coup violent des rames dans l'eau, s'élève dans le calme de la nuit : une barque attardée ramène des jeunes filles d'un marché lointain.

Les successeurs de Nguyên-Hoang, qui, jusqu'à Gia-Long, jusqu'à Minh-Mang, développèrent peu à peu leur installation, non loin de la pagode Thiên-Mu, furent tous frappés par l'ensemble des conditions favorables que réunissait le site.

Et d'abord, la Citadelle actuelle est orientée suivant les règles.

Cette orientation traditionnelle, peut-être même rituelle, est déjà un gage de prospérité et de puissance pour la capitale, pour la dynastie qui y est établie, pour le royaume tout entier dont elle est le centre. Mais la configuration naturelle du terrain, les montagnes, les cours d'eau, viennent encore accroître ce premier apport d'influences fastes, et c'est en cela que réside un des caractères particuliers de la merveilleuse capitale, que l'on ait pu, à la fois, lui donner la direction voulue par la tradition, et lui assurer le concours favorable des accidents de terrain qui sont les indices de l'action mystérieuse des éléments cachés, des puissances invisibles, le Tigre blanc, le Dragon azuré.

A trois kilomètres en avant du mât de pavillon, c'est-à-dire du côté Sud, s'élève une colline, l'« Ecran du Roi ». Ce nom, par lequel les Européens la désignent, n'est pas une invention sans fondement. C'est la traduction exacte de l'appellation sino-annamite, laquelle indique le rôle que joue la colline. Devant chaque pagode, parfois devant les tombeaux, autant qu'il le peut devant sa maison, l'Annamite place un écran, ici en maçonnerie, richement orné ou tout simplement, ailleurs en terre, ou bien formé par quelques arbustes : c'est « ce qui protège contre le vent ». Il faut entendre par là, non pas les vents nocifs, les miasmes délétères : le système de protection serait ridicule, car les souffles empestés, les émana-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Tombeau de Minh-Mang, Hué.
(Photo prise après une averse.)

tions meurtrières naturelles arrivent aussi bien par derrière et par les côtés de la maison que par devant. Mais les Annamites se protègent contre les influences néfastes, de nature mystérieuse, qui arrivent par les airs, et qui, personnifiées plus ou moins, prennent, pour pénétrer dans la maison, la voie ordinaire que suivent les humains, le chemin qui conduit à la demeure, la porte d'entrée. C'est pour les forcer à se détourner, et par là les écarter, que l'on élève l'écran protecteur. C'est ce rôle que joue, par rapport au palais royal, et à la capitale tout entière, l'Ecran du Roi. Il défend les Nguyên et les habitants de Hué contre les influences néfastes venues du Sud. Les Annales le disent expressément : lorsque Ngai-Vuong se transporta sur le teritoire de Phu-Xuân, en 1687, « en fit du mont antérieur, qui est aujourd'hui l'Ecran du Roi, un écran protecteur ». La forme de la montagne, quand on la regarde du Nord, ses côtés réguliers, son sommet aplani, suggéraient l'idée d'un écran. Nous ne serions pas en dehors de la vérité, je crois, si nous disions que c'est précisément pour jouir des influences de cet écran naturel que Ngai-Vuong fit transporter sa résidence sur le territoire de Phu-Xuân.

Cette première disposition naturelle, renforcée par d'autres détails qu'il serait trop long d'énumérer, fut complétée par toute une série de travaux destinés à accroître les influences bonnes du lieu, à corriger, à neutraliser celles qui pouvaient avoir un caractère néfaste.

Les hommes naissent ; ils s'agitent un instant, bercés entre des pôles, la douleur et le plaisir, attirés par le dernier de toute l'énergie de leur désir, mais rejetés incessamment vers le premier par le destin hostile ; ils disparaissent. Leur apparition ici-bas, leur vie, leurs actes, leur mort, sont liés indissolublement à un ensemble de forces mystérieuses qui gravitent au-dessus d'eux, associées aux astres du firma-

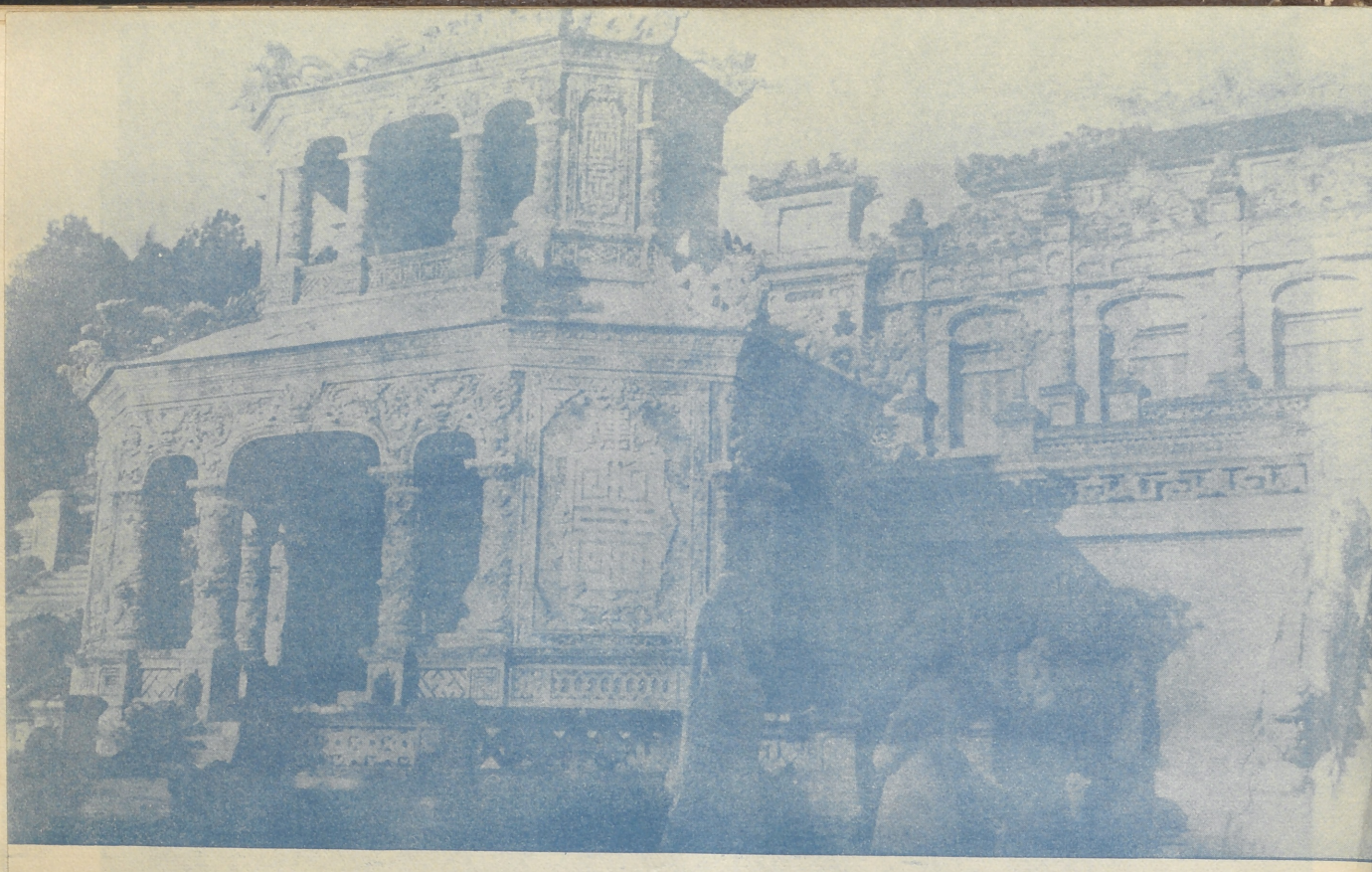
Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Le tombeau de Minh-Mang.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Le tombeau de S. M. Khai-Dinh.

ment, ou s'agitent sous leurs pieds, cachées dans les entrailles du sol. Les forces d'en haut et les forces d'en bas ne forment pas deux mondes séparés : elles sont étroitement unies les unes avec les autres et constituent un ensemble harmonieux, bien qu'extrêmement complexe.

L'homme pour atteindre le bonheur, pour éviter ce qui fait souffrir, doit conformer le plan de sa vie, dans les moindres détails, aux grandes lignes directrices que lui trace l'ensemble des forces surnaturelles qui le dominent ; car la destinée de l'homme est en partie immuable et fixée par un décret souverain, mais elle dépend en partie de la manière dont on aura ordonné sa vie.

La vie d'une capitale, la construction de ses palais et de ses remparts, l'orientation de son axe, n'échappent pas à ces règles générales.

C'est pour s'adapter aux influences célestes, découlant des conjonctions des planètes, du déplacement des constellations, de la marche régulière du soleil et de la lune, de l'attraction des points cardinaux, que l'on choisit exactement, au moyen de calculs compliqués que seuls peuvent faire les mandarins « observateurs du Ciel », le jour, l'heure, où sera élevée la première ferme de chaque palais, de chaque temple, de chaque édifice de la Cité impériale et de la Cité pourpre interdite ; et, pour que nul n'en ignore, ces dates sont enregistrées dans les archives et mentionnées dans les annales officielles.

Les forces surnaturelles que nous venons de voir président à la fondation de la Capitale et n'en assurent la conservation et la durée qu'autant qu'elles en ont affermi les assises fondamentales au moment voulu et sur un terrain propice. La protection de la cité, la garde constante et journalière de ses remparts, de ses portes, de ses trésors, est confiée à d'autres forces, non plus imprécises et vagues, mais douées d'une personnalité parfois très accusée, assez souvent floue, toujours réelle : ce sont les Génies protecteurs.

A leur tête se place le Génie Hoàng-Thành. Son nom est représentatif. Les deux mots signifient proprement « le mur d'enceinte » et « le fossé » extérieur de la citadelle. Mais, de même que, lorsque les Annamites, dans certains cas, emploient l'expression « fleuves et montagnes », ils veulent désigner les Génies protecteurs des fleuves et des montagnes de la région, de même ici, ce n'est pas aux excavations creusées dans le sol, aux murs en briques, défenses purement matérielles de la cité, que l'on fait allusion ; c'est aux êtres invisibles qui personnifient le pouvoir défensif de ces ouvrages, c'est aux Génies surnaturels qui, réellement, protègent la cité, en donnant aux

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

remparts et aux fossés toute leur efficacité et leur pouvoir défensif.

Le Génie des « murs et des fossés de la Capitale » est puissant, et l'on tient grand compte de lui. Il a un temple spécial, élevé en la 8e année de Gia-Long (1809), quelques années après la reconstruction de la Capitale, et situé dans l'intérieur de la citadelle, du côté Ouest. Deux fois par an, au printemps et en automne, des mandarins militaires lui offrent un sacrifice au nom de l'Empereur. Dans les circonstances solennelles, on s'adresse à lui. C'est ainsi que, la veille du jour où le corps de l'Empereur Thiêu-Tri quitta la chapelle ardente où on l'avait déposé après sa mort, pour être conduit à son tombeau, on fit au temple de Thành-Hoàng, à midi, une « cérémonie d'annonce ». On prévenait le Génie du départ de celui sur la sécurité duquel il avait veillé.

On prévient aussi, en même temps,, les Génies des portes, des ponts, des routes, des montagnes et des cours d'eau de la citadelle. C'est que, de même que le Génie des remparts et des fossés veille sur l'ensemble des défenses de la cité, il y a d'autres êtres surnaturels à qui est confié en détail le soin de chacune des parties de la Capitale, de chacun des services qui y sont concentrés.

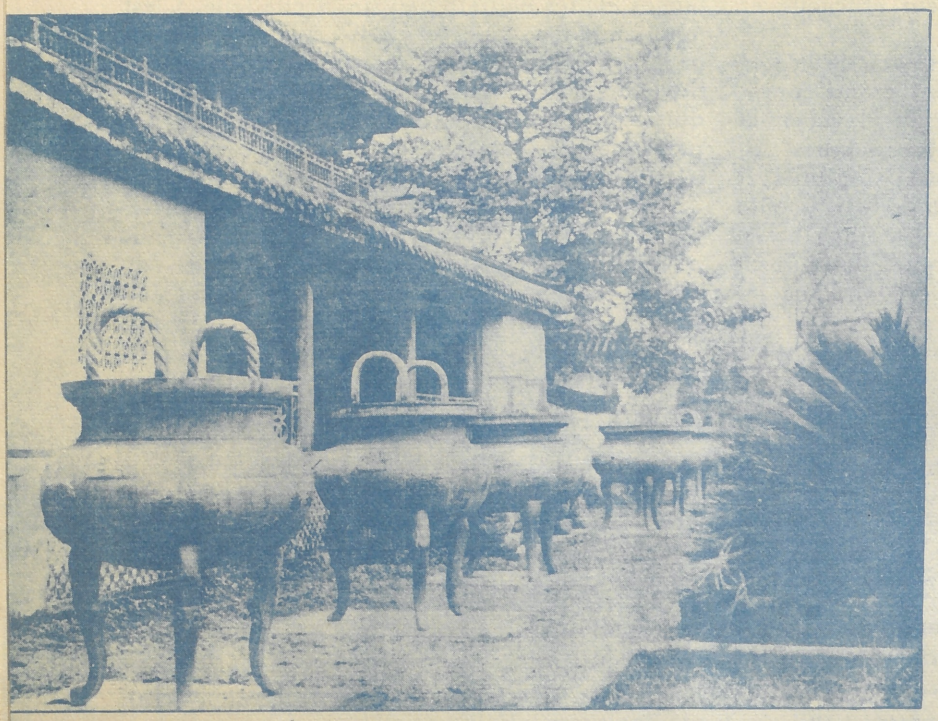
Tous ces Génies, les plus petits comme les plus grands, reçoivent, aux jours voulus, leurs offrandes rituelles et écoutent les prières naïves de tous ceux qui, grands mandarins ou simples soldats, ont le souci des divers éléments de la Citadelle.

Ces pratiques religieuses se rattachent toutes au même principe : ceux qui s'acquittent d'une fonction ne le font pas seuls. Au-dessus d'eux il y a des êtres qui travaillent avec eux. C'est à eux-mêmes qu'incombe la responsabilité de la mission qui leur a été confiée ; mais la réussite de cette mission ne dépend pas seulement d'eux. Elle dépend surtout des êtres

Mandarins et chevaux de pierre dans la Cour d'honneur du tombeau de S. M Khai-Dinh. *Photo P. VERGER.*



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

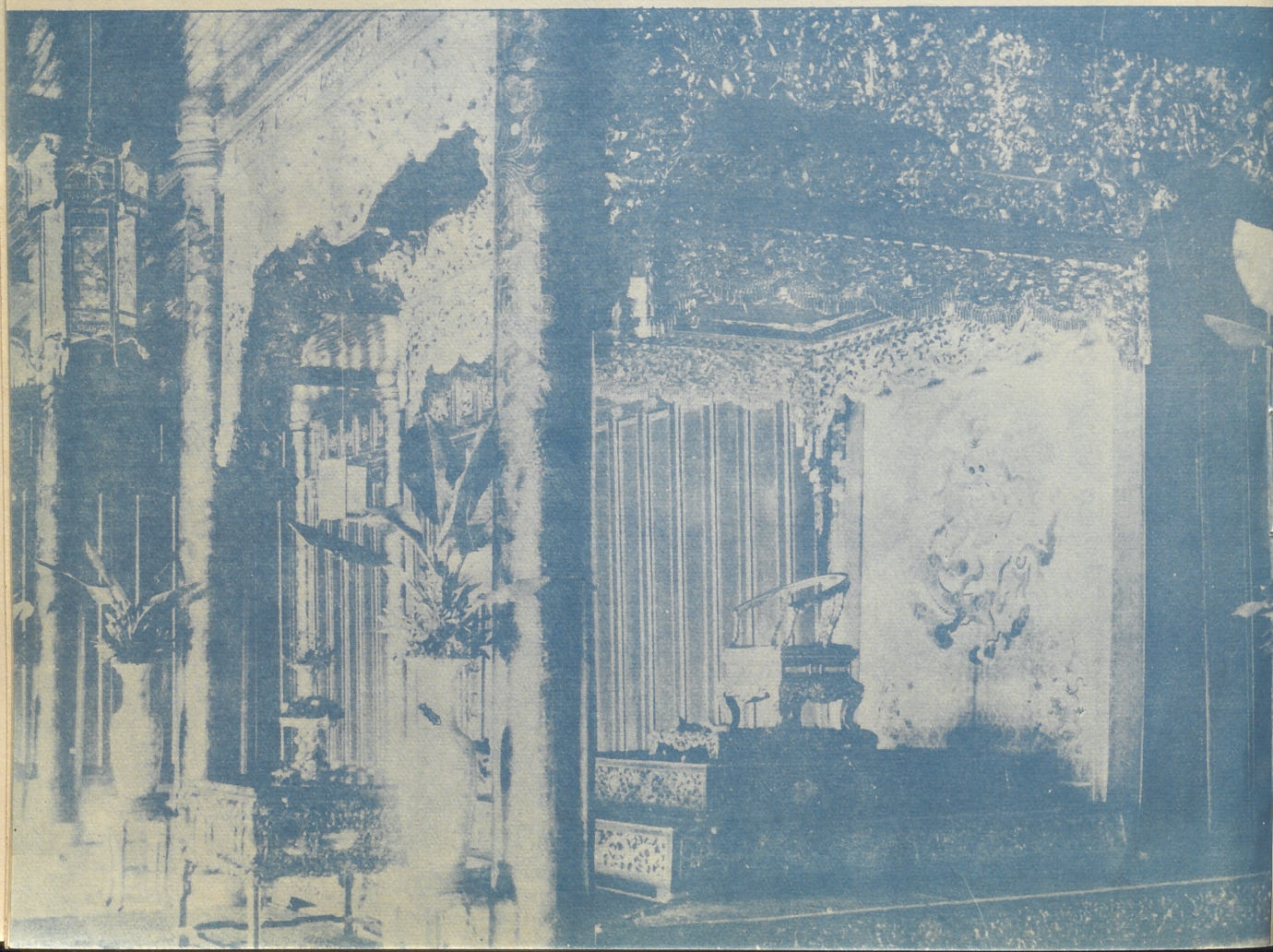


rmes dynastiques dans la Cour du temple Thê-Miêu
(Temple des Empereurs défunts.)

surnaturels qui leur sont associés. Il faut donc, de toute nécessité, disposer favorablement ces êtres puissants par des offrandes et des prières, afin que leur coopération efficace écarte toute cause de malheur. Il y a, au fond de cette conception naïve de la vie et de ses actes les plus ordinaires, un sentiment de crainte et d'humilité, et en même temps de foi et de confiance, vraiment touchant.

Il serait trop long d'énumérer toutes les Puissances surnaturelles qui veillent au salut de la Capitale. Mais arrêtons-nous un instant aux Canons-Génies.

Quand on entre au Palais par la Porte du Midi, on passe devant un hangar où sont rangés neuf énormes canons de bronze qui étonnent par leur masse, que l'on admire pour la délicatesse de leurs ciselures. Gardez-vous de croire que ce soient de imples armes à feu, ter-



Salle du Trône dans le Palais Thai-Hoa.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



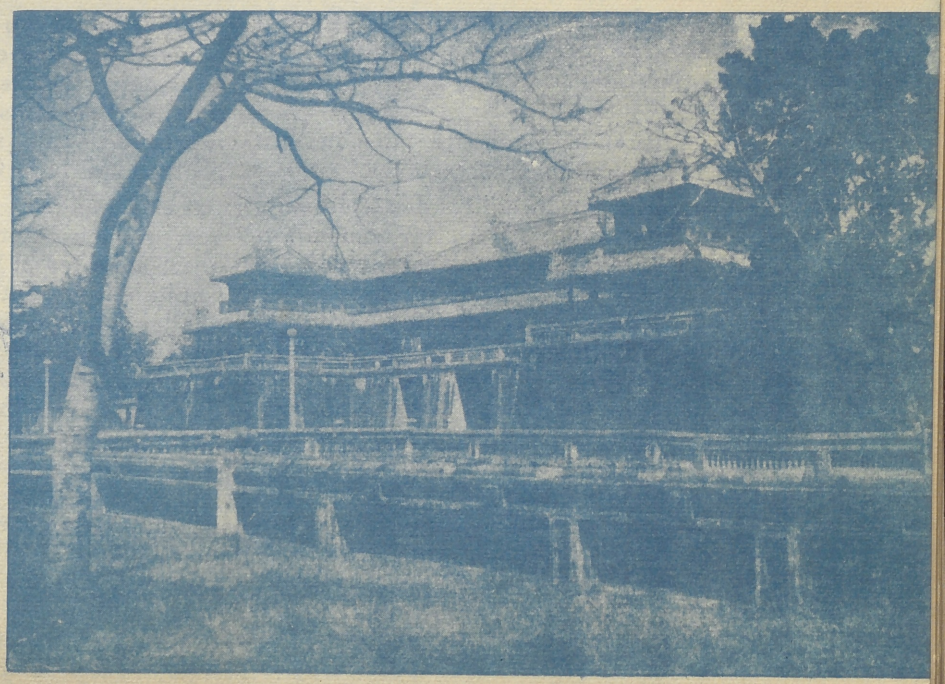
Huè. - Pavillon de l'Observatoire.

ribles seulement par la mitraille qui pourrait jaillir de leur gueule. Ce sont de redoutables guerriers, des « Suprêmes Commandants d'armée, dont la majesté est égale à celle des Génies, à qui rien ne résiste ». Leur culte était autrefois entretenu par l'Etat. Leur pouvoir a diminué ; mais une guirlande de fleur fanées, suspendue parfois à leur long col d'airain ou placée dans leur bouche, prouvent qu'ils sont encore puissants et savent compartir aux souffrances de ceux qui s'adressent à eux. D'aucuns espèrent qu'ils se réveilleront un jour de leur long sommeil, et qu'alors, « rien ne leur résistera ».

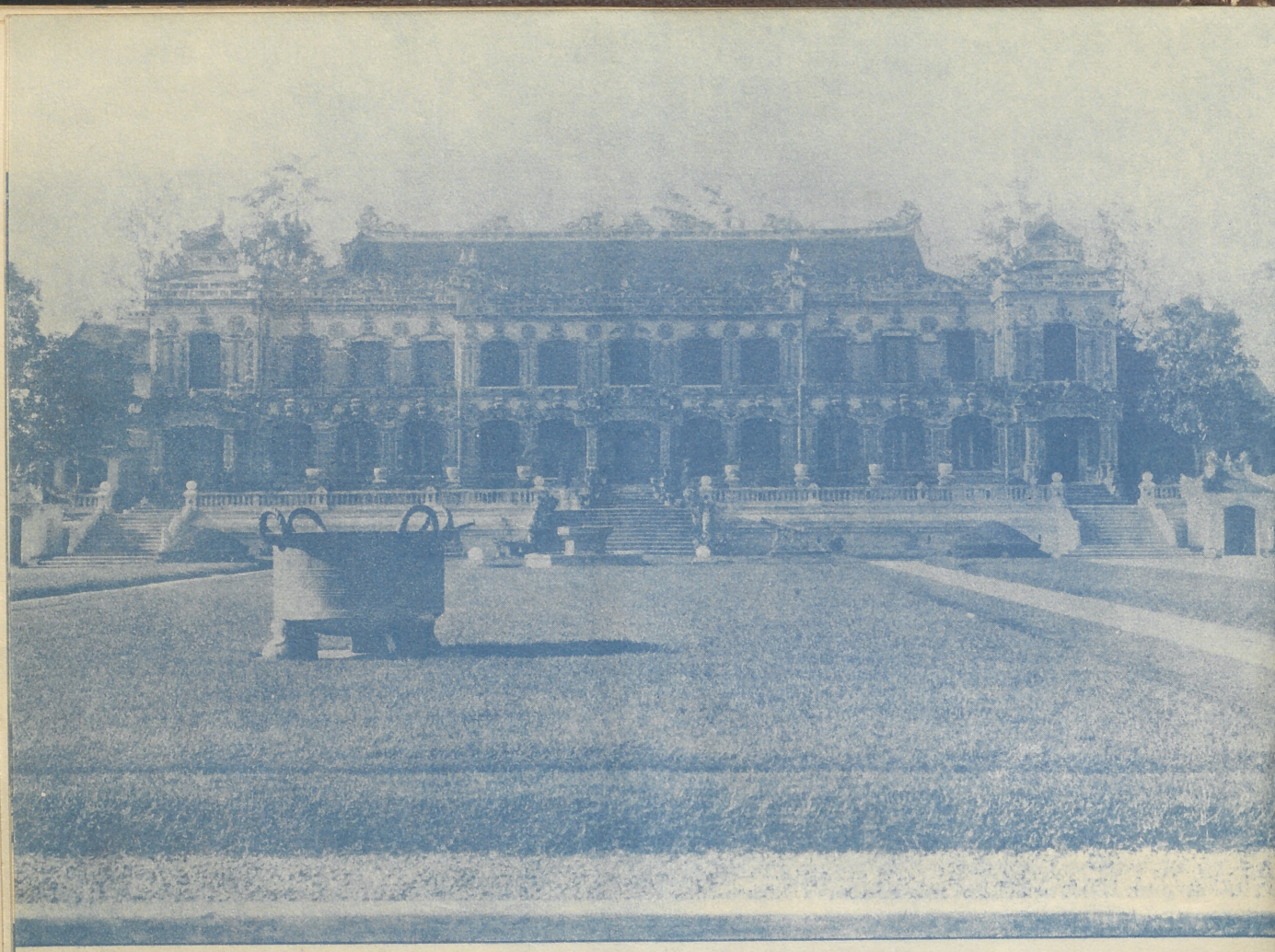
D'ailleurs, toutes les bouches à feu sont placées sous la protection d'un Génie spécial, dont la pagode s'élève sur les mammelons qui dominent la gare. Elle fut construite la 7e année de Minh-Mang, en 1826. Jusqu'à ces dernières années, un culte y était rendu par le Gouverneur ; mais, sous Dông-Khanh on décida que « le Génie des bouches à feu » serait vénéré dans le même temple que le Génie ordinaire du feu et dans un même sacrifice.

Les éléphants de combat eux-mêmes, qui formaient jadis une cohorte nombreuse, dont

Huè. — Porte de Ngọ-Môn du Palais Impérial.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Hué. — Palais Kiên-Trung, résidence impériale dans la Cité Interdite.

on voit aujourd'hui les quelques rares survivants, ont leurs Génies protecteurs, anciens éléphants surnaturalisés après leur mort, « Grands Commandants d'armée », eux aussi, vénérés à côté des Arènes, dans la « Pagode de l'Eléphant qui barrit ».

Ecoutez la légende touchante qui consacre le mérite de ces bonnes grosses bêtes.

Ré est le nom du premier des éléphants divinisés. « Celui qui barrit » : le nom n'est-il pas bien choisi pour représenter tous les pachydermes qui sont morts au service de l'Empereur ? Donc, « le Barrisseur » avait lutté avec toute son énergie dans mille et mille combats. Peut-être même avait-il eu l'honneur de porter, dans la nacelle qui surmontait son dos, le généralissime des armées, peut-être l'Empereur lui-même, sous un baldaquin richement décoré de soie et d'or. Un jour, un trait ennemi le blessa. Il rassembla ses dernières forces pour revenir à la Capitale, aux écuries familières. Mais en passant devant la pagode, son courage le trahit. Il poussa un dernier barrissement, piqua ses défenses en terre et s'abattit. On voit son tombeau à gauche de la pagode, et, par devant, un édicule abrite sa statue. C'est lui qui a donné son nom au temple.

Nous avons vu jusqu'ici le surnaturel qu'on pourrait appeler classique. Avec les légendes, nous entrons dans un surnaturel tout à fait populaire. Les êtres qui le composent vivent à même le peuple, mais n'en sont pas moins des protecteurs de la Capitale.

Les légendes ! Légendes touchantes et naïves, gracieuses et tendres, ou légendes héroïques, sombres et terrifiantes. Elles peuplent la Capitale tout entière. Elles habitent dans les vieilles pagodes au toit recourbé, elles nichent dans la frondaison touffue des banyans ou des letchis, sur les branches étagées des badamiers, dans la verdure lustrée des calophyllum ; elles se blottissent au pied des vieux troncs d'arbres ; elles s'attachent aux grosses pierres et se collent aux ruines ; elles flottent dans l'air tiède des nuits, descendent avec les dernières lueurs du soir, dansent et voltigent avec les phosphorescences des lucioles et des feux folets ; elles coulent dans les torrents, séjournent au fond des puits, sortent des mares ou des gouffres qu'a creusés le fleuve ; elles sont partout, im-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

précises et fuyantes, mais tenaces et prolifères. Elles enveloppent la merveilleuse capitale d'une atmosphère de surnaturel.

Partout les légendes consacrent la mainmise des esprits sur la Capitale, en même temps que leur bienfaisante influence, leur intervention constante.

Ces dispositions bienveillantes des êtres surnaturels sont l'effet, et la cause en même temps, des sentiments dont sont animés les habitants de Hué envers leurs célestes protecteurs. Du haut en bas de l'échelle sociale, depuis l'Empereur qui sacrifie au Ciel sur le tertre du Sud, jusqu'au dernier des tireurs de pousse qui, au jour rituel, fleurit de deux fleurs d'œillets son véhicule crasseux, en l'honneur de l'Esprit qui lui attire des clients, partout, dans les silencieuses profondeurs du Palais, comme dans la dernière des cases et dans la plus misérable des barques, aux jours consacrés par la coutume ou voulus par les Génies, l'encens fume, des guirlandes de fleurs sont suspendues, des mets sont offerts, le vin de riz et le thé sont versés, les corps se prosternent, les cœurs se figent dans la crainte et le respect, se tendent vers l'objet du désir, ou s'épanouissent dans la reconnaissance. La piété et la religion des hommes sont égales à la bonté des dieux.

O merveilleuse capitale ! Capitale « aux murailles d'or, aux fossés remplis d'une eau bouillonnante » ! Capitale « protégée par le Mont Transversal, où les Nguyên, pendant dix mille générations se mettront à l'abri » ! Cité aimée des Génies, hantée par les êtres « dont le visage est caché », défendue par le « Dragon d'azur » et par le « Tigre à blanche fourrure » ! Ton auréole mystique fait descendre sur toi une lueur vacillante, mais sûre, qui éclaire ton passé, explique ton histoire et fait comprendre bien des faits de l'époque actuelle. Elle attache à toi, par des liens délicats et ténus, mais résistants, ceux qu'animent d'autres croyances et qui savent combien sont vaines tes défenses surnaturelles, mais qui ne se contentent pas du pittoresque de la rue et veulent pénétrer jusqu'au plus profond de toi-même. Elle retient longuement ceux qui ne feraient que passer, après avoir jeté sur toi un regard amusé. Elle est le meilleur de ta beauté, elle constitue le plus captivant de tes charmes.

Hué. — Le Monument aux Morts.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Passage du char impérial sous un arc de triomphe.

LA VILLE EN FÊTE

LE NAM-GIAO 1942

par A. DE ROTALIER.

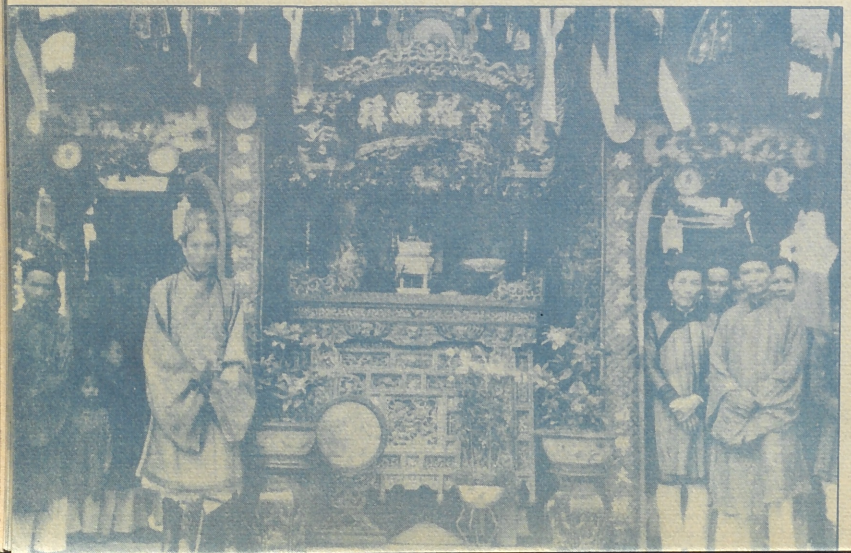
Dans le jour laiteux tout embué encore, Hué fourmille, bourdonne : c'est la grande attente du rite triennal. La rivière sereine s'anime de sampans. Le rameur, à l'avant, répète son geste lent, rythmé, et la barque glisse promenant sur l'eau calme son ombre renversée. Sur la place, au débouché du pont Clemenceau, des autels encadrés d'un portique de verdure au-dessus duquel grimacent deux dragons de fougere et de mousse, voilés de soieries où, dans la riche gamme des tons, le jaune est la dominante, ils supportent des tablettes tutélaires dans l'éclat des laques, des ors et des cuivres.

Plis souples des faisceaux de drapeaux aux couleurs de France et d'Annam.

Les cocotiers ploient leurs longues palmes que nul souffle n'émeut et la foule se fait dense dans la lumière qui monte. Bientôt des rumeurs de tambours noient le babillage des curieux ; de l'autre côté de la rivière on aperçoit le balancement des parasols et des palanquins.

Quelques minutes encore et l'archaïque cortège impérial débouche du pont moderne de ciment et de fer.

Cinq éléphants richement caparaçonnés : les dragons ondulent, les paillettes scintillent sur l'étoffe rouge qui les drape. Un cornac



Un des autels dressés sur le passage du cortège

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Le cortège — Photo HESBAY.

assis sur le cou du pachyderme, un autre debout sur son échine tenant un parasol des soldats en blanc avec bas et ceintures rouges marchent à côté. Symphonie en vermillon.

Puis viennent les officiers supérieurs du corps d'armée encadrés de deux groupes de soldats ; les porteurs des étendards symboliques de la cosmographie chinoise. Au centre, un immense étendard stellaire, bleu encadré de jaune, figurant la grande Ourse.

Des porteurs de flabelli, d'autres porteurs de drapeaux, d'oriflammes sur lesquels sont brodés

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des caractères ou des animaux symboliques.

Le défilé de leurs costumes pittoresques dessine un long ruban rouge, vert, jaune que le soleil avive.

Musiciens, porteurs de lanternes, de sabres, d'insignes impériaux ; danseurs, joueurs de flûte, parasols jaunes, porteurs rouges.

Attelage à six chevaux, traînant le carrosse de S. M. Khai-Dinh, ombragé de parasols. Tables à baldaquin, portées à bras d'hommes, contenant les costumes de cérémonie de l'Empereur ; autels portatifs, chaise à porteur, tout cela dans le balancement des grands parasols orange.

Deux chevaux de l'Empereur habillés d'un caparaçon jaune. Le rickshaw doré de Sa Majesté. Enfin, la litière impériale : de la vague rouge de ses porteurs, elle émerge en se balançant, à l'ombre protectrice des éventails et des parasols. Derrière les vitres, Sa Majesté, en robe jaune, reçoit, impassible, l'hommage respectueux et muet de



Photo HESBAY.

Le cortège

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cette foule pressée, se replongeant pour un jour dans les rites millénaires de la vieille Asie traditionnaliste.

Pour clore le cortège, toute la théorie des Princes du sang, des mandarins, en pousse-pousse. Leur robe cramoisie, violette, bleue, mauve, mettent comme un point d'orgue dans la lumière vibrante.

Et la foule, une fois le cortège passé, suit, silencieuse et dense, fière de son jeune Empereur, le plus moderne des souverains d'Asie, figé soudain dans une pose hiératique parce qu'Il va, pour quelques heures, entrer en communion avec les puissances suprêmes, les génies célestes, les mânes ancestraux.

Intermédiaire entre le maître souverain du Ciel et Son peuple, Il rend compte de Son mandat, Il offre, Il rend grâces, Il demande. Il devient l'Homme-Ciel.

. . . . . .

L'avenue menant à l'esplanade, suivie par le cortège de Sa Majesté se rendant au Palais du Jeûne, est une longue voie triomphale ; les autels s'y succèdent, pavoisés, encadrés de portiques de fougère et de mousse. Au fond, une console de laque rouge et or ou un meuble incrusté de nacre supporte un miroir, un portrait de Sa Majesté, quelque divinité.

Devant : des brûle-parfums, des chandeliers de cuivre, des grues symboliques. Le détail du décor varie tout en restant identique dans l'ensemble. La nuit, des veilleurs feront le guet, accroupis sur des nattes. Face à l'entrée de la quatrième enceinte, un arc de triomphe où deux dragons en carton peint menacent, les yeux furieux, tandis que leur barbiche de papier voltige dans la brise.

Sur le deuxième tertre, celui de la Terre, se dressent les huit autels dédiés aux divinités cosmiques, aux génies des forces de la nature : pluie, vent, tonnerre, montagnes, fleuves, mers, etc... Sur la façade Sud, la double rangée des parasols : bleus, en l'honneur du Ciel ; jaunes en l'honneur de la Terre, encadrent l'autel extérieur ou la Maison Jaune.

Des nattes tapissent le chemin que suivra l'Empereur arrivant du Palais du Jeûne. De chaque côté de cette voie sacrée, sur le troisième tertre, des instruments de musique archaïques, étranges.

Des lanternes de papier jaune, bleu, violet, rouge et blanc coiffent le mur d'enceinte, jalonnent l'allée sous les pins dont le tracé rectiligne, coupé d'angles droits mène au pied du troisième tertre.

Au sommet du tertre rond, le tertre consacré au Ciel, une immense tente bleue ; au fond, l'autel du Ciel — bleu — et celui de la Terre — jaune. De chaque côté, les autels des ancêtres impériaux. Puis deux longues tables supportant les offrandes : coffrets renfermant la soie, aiguières contenant l'alcool, coupes. Au centre même du tertre, la Table de la Fidélité.

Là, dans le mystère de la nuit, se célébrera le rite sacré. Les génies appelés par les invocations, les chants, les danses, la fumée, l'odeur de la viande grillée, suivant le chemin réservé pour eux, au milieu des trois tertres, viendront recevoir les offrandes et visiter leur peuple dans la personne de son souverain.

Je ne pus, hélas, assister qu'à la répétition de la cérémonie dans l'après-midi. Journée radieuse. Les tertres rutilent ; les robes des mandarins aux riches soies souples, brochées, passées, évocatrices, chatoient. Les bonnets garnis de chaînettes de perles frémissent. Les animaux symboliques,



Photo HESBAY. Coiffure de cérémonie.

les constellations brodés sur les tuniques et les jupes font un contraste savoureux avec la foule terne qui se presse, ruisselante, à l'entour. Du grand escalier menant au tertre rond, descend lentement un haut mandarin au visage pâle et fin.

Sa robe est splendide : robe à fond orange broché de vert, de bleu, de vieux rose ; ceinture rouge, ailettes vert rizière et bonnet à ailes de libellules. Cette silhouette ensoleillée, suprêmement altière, payait de la longue attente dans la foule et la chaleur.

Je fermai les yeux, oubliant ce qu'avait de prosaïque mon entourage immédiat, pour garder dans mes prunelles et graver dans mon souvenir cette vision d'arc-en-ciel. Elle incarnait des siècles d'histoire, une civilisation qui fut grande. Cette civilisation, le soi-disant progrès moderne la faisait glisser dans l'oubli ; elle se cherche à nouveau, essayant de découvrir une formule qui unît, dans un équilibre heureux la vieille sagesse confucéenne et la culture chrétienne.

Le tambour résonne, les mandarins se rangent devant l'autel de la Maison Jaune et, de chaque côté, les musiciens sont à leur poste. Le héraut annonce d'une voix nasillarde les diverses phases de la cérémonie. Les instruments de musique parlent : clochettes formant carillon, grosse cloche de bronze, caisse en bois en forme de tronc de pyramide, lithophones de marbre en forme

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Gardien du Terre Rond. Photo HESBAY

d'équerre, tigre à cliquettes, grand tambour sur un pied et surmonté d'un oiseau fabuleux qui écarte les mauvais présages, cithares, etc... Musique étrange, nullement mélodieuse pour des oreilles européennes ; elle s'accorde pourtant à l'ensemble de la fête, remontant avec elle à l'origine des âges.

Derrière les instruments, les joueurs de flûte en robes bleu pâle, brochées.

Nouvel appel des hérauts. Les danseurs se rangent. Vêtus d'une robe bleue à manches étroites et d'un bonnet en forme de lame de houe, ils tiennent à la main une petite hache de bois emmanchée dans une grande hampe de lance laquée rouge, et portent au bras gauche un bouclier de bois laqué rouge et or. La danse rituelle commence, accompagnée du « chant de l'Exquis » : « Les victimes sont prêtes ; les cloches et les tambours résonnent harmonieusement. Voici l'alcool de cannelle nouvellement distillé ! Voilà le service en pierres précieuses !... Les flammes du bûcher jettent une lueur brillante, le jade resplendit de sa belle couleur bleue. O Génies, votre présence au-dessus de ce lieu de sacrifice nous inonde de clarté !... Votre lumière surnaturelle brille sous ce ciel obscur... O Genies, goûtez de nos offrandes ! Envoyez-nous une atmosphère calme et salutaire... afin que tout soit brillant et prospère. »

Les mimes pivotent sur un pied, gardant l'autre levé et répètent plusieurs fois ce pas simple, mesuré, vraisemblablement symbolique.

Puis vient la deuxième danse et le « chant de l'Heureux Augure », tandis que s'accomplit le rite de la deuxième offrande. Les danseurs impériaux tiennent une flûte en bois laqué rouge et une sorte de sceptre.

Une troisième danse, accompagnée du « chant de la Perpétuité » : « Les parfums et les flammes montent vers les Génies que notre pensée ne parvient pas à comprendre... Depuis le commencement de l'heureux sacrifice, les Génies ont daigné venir de leur hauteur. Nous les honorons sans cesse... Nous tremblons devant leur venue. Que les Génies, dans leur clarté replendissante, prodiguent leurs faveurs et leur haute protection et nous procurent une grande prospérité ! »

La répétition terminée, les mandarins abandonnent leur pose rituelle, redeviennent de simples hommes, mêlés à la foule qui se disloque, sur lesquels passa, un instant, le souffle d'en-Haut. L'un d'eux traverse le troisième tertre ; deux assistants l'accompagnent. Il est magnifique dans sa robe de soie vert-gris qui ondule sur les bottes de feutre noir à semelle blanche recourbée. Un photographe à l'affut de pittoresque, braque son objectif. Le grand mandarin s'arrête, défroisse les plis de sa tunique et de sa jupe, aligne les chaînettes de perles de son bonnet, revêt une expression un peu hautaine, rigide, stylisée qui le grandit, le replace en un clin d'œil dans un monde différent : celui des statues de bronze et de pierre qui veillent ou rêvent dans les pagodes.

Je flâne sur les tertres qu'isole leur ceinture de pins. Elle les protège contre la vie matérielle envahissante et banale ; elle leur garde ce caractère mystérieux, sacré que renouvelle tous les trois ans le rite antique : l'offrande au Ciel et à la Terre.

La cérémonie de la nuit — la véritable cérémonie — était malheureusement fruit défendu. Je désirais pourtant avoir une impression, sinon des rites — puisqu'ils se consommaient très loin, à l'abri de tout regard profane —, du moins de l'ambiance et du cadre.

La nuit tiède, sereine est illuminée de lune : sa clarté douce pare d'irréel gens et choses.

Lueurs multicolores des lanternes, tertres brillant de lumières, fusées dans le ciel, torches géantes aux quatre coins de l'esplanade, parfum de santal et d'encens et tout à coup une flamme jaillissante, brasier crépitant où se consume le buffle du sacrifice : vision dantesque.

La fumée rose monte vers la cime échevelée des pins, tandis que des assistants jettent des bûches par brassées dans le vaste brûloir en maçonnerie édifié au Sud-Est du troisième tertre.

Vie et mort, réalisme et mysticisme, superstition et foi, grandeurs et petitesses, tout se coudoie dans cette nuit sainte.

Les rites sacrés qui lentement se déroulent, non seulement reportent aux siècles révolus, mais ils jaillissent de la substance même des aspirations humaines : le besoin du divin.

Les tombeaux dans la plaine évoquaient la mort, eux aussi, au milieu de cette foule de vivants. Evocation constante — ils sont innombra-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bles — dans le recueillement de la nature. Incorporation poignante de l'homme au rythme profond de la vie universelle ; plus poignante encore en cette nuit rituelle où tout devient symbole, incantation, plongée dans l'au-delà.

Autour de l'enceinte extérieure, groupes de « campeurs » annamites près d'un feu sur lequel mijote une théière. Ils sont là des centaines qui passeront la nuit à attendre une vision fugitive qui, peut-être, leur échappera.

S. M. l'Empereur d'Annam quitte le Palais du Jeûne, à la lueur des torches, précédée de hérauts, de porteurs d'oriflammes, suivie de mandarins. Je distingue mal Sa silhouette dans l'obscurité de la litière impériale.

Le cortège suit le chemin jalonné de lanternes, à travers l'esplanade, atteint le troisième tertre par le côté Sud. De loin, j'aperçois la traînée acillante des torches : émouvante procession.

Bientôt des musiques, des chants montent, amenuisés par l'éloignement, tandis que crépite et jaillit, furieuse, la flamme du bûcher.

.....

La cérémonie est achevée. Sa Majesté rentre quelques heures au Palais du Jeûne, puis, dès 6 h. 30, le fastueux cortège prend le chemin du retour.

J'attends au « Cavalier du Roi » l'arrivée de l'Empereur. Le site en lui-même est toute poésie. Des oriflammes se balancent sur ce mât. En face, la rivière et les plans de collines qui s'étagent, se nuancent. De l'autre côté, la porte Ngo-Môn par laquelle Sa Majesté regagnera le Palais. Les toits rouges s'encadrent dans la verdure et les arbres en fleurs ; les pelouses, habituellement silencieuses, ne sont plus qu'une houle humaine.

Au pied du mur d'enceinte où s'échelonnent les miradors : la douve. Sur l'eau dormante, les pastilles vertes des feuilles de lotus reposent, encore givrées de rosée.

Le cortège approche, dans le même ordre qu'à l'aller. Les éléphants se placent deux par deux de chaque côté de la petite esplanade, puis les chevaux impériaux ; la litière du souverain passe parmi les fronts courbés et la porte monumentale aux toits crochus se referme sur la Cité Interdite.

Le Cavalier du Roi

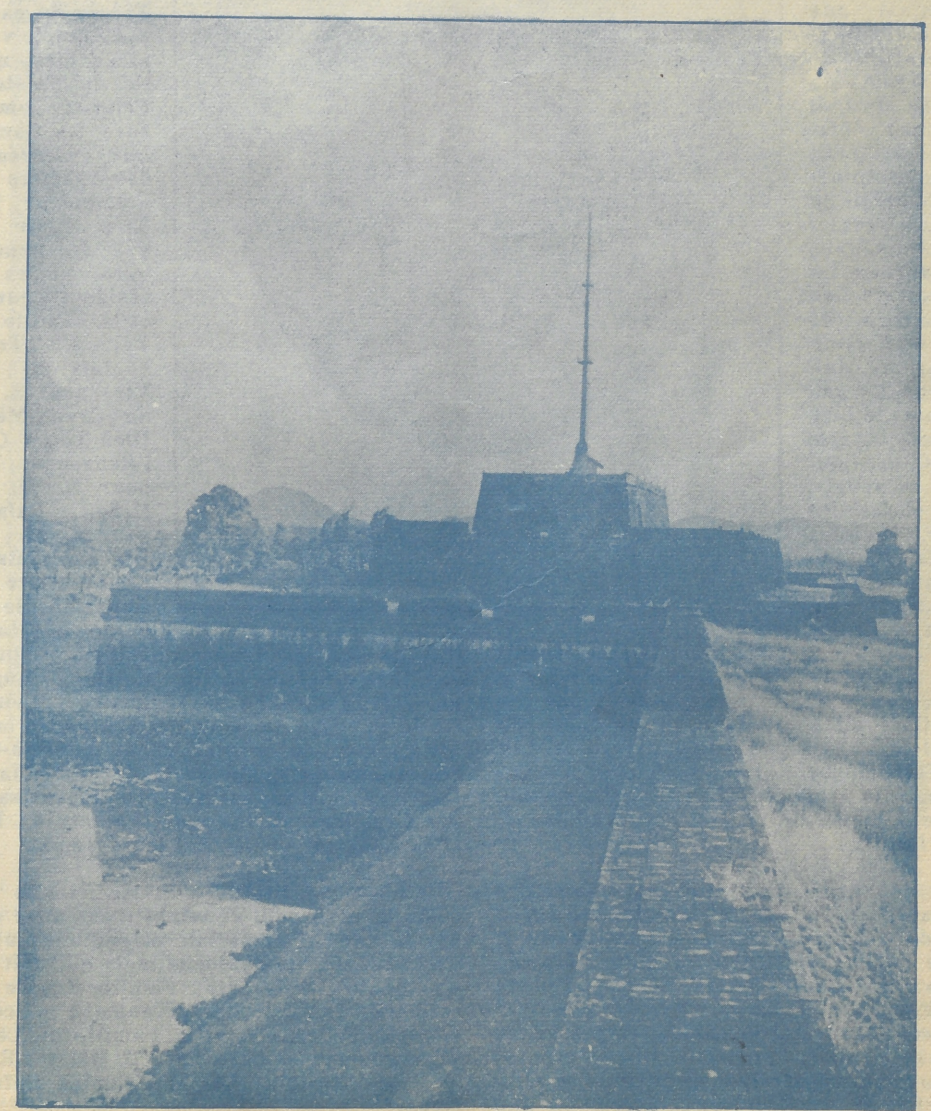


Photo P. VERGER.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA FAMILLE IMPÉRIALE D'ANNAM

par NGUYÊN TIÊN LANG.

DEPUIS dix ans que, revenant de France, ses études achevées, S. M. Bảo-Đại a pris personnellement en mains les rênes du pouvoir, depuis huit ans qu'à Ses côtés S. M. l'Impératrice Nam-Phương assume sa part morale de la direction du pays, en ce sens qu'Elle est pour les femmes d'Annam un symbole et un exemple, et pour les œuvres sociales et charitables, la plus vigilante et active protectrice, le prestige du Trône d'Annam connaît un lustre dont on peut dire qu'il n'a son analogue à aucun des moments de l'histoire. L'attachement au Souverain, la foi monarchique, font partie de l'héritage inné de tout Annamite (ainsi que nous venons de le redire dans notre article de la « Gazette de Hué » du samedi 4 avril). Mais au respect craintif empreint, chez le petit peuple, de superstition, qu'inspirait autrefois la majesté royale toute-puissante et invisible, l'influence française en notre pays est venue substituer une forme de respect et d'affection nouvelle, forme qui, avec le règne actuel, prend son aspect le plus significatif. Les contacts directs qu'ont les Souverains avec le peuple, même en ses classes les plus humbles, les plus déshéritées, la simplicité du Monarque comme de la gracieuse Souveraine, font du lien entre le Trône et les sujets un lien plus intime, tandis que certaines cérémonies, dont le Nam-Giao est le plus important exemple, ne nous laissent pas oublier que le Chef temporel du pays est aussi son Chef spirituel et qu'il représente toujours et doit représenter éternellement, non seulement l'ordre de la Cité, mais la règle de l'Univers, l'harmonie du Cosmos dont la vie de la Cité doit traduire et respecter les lois.



S. M. l'Empereur.

***

Le visiteur qui, arrivant à Hué, est autorisé à visiter le Palais Impérial, se fait conduire dans la Citadelle et doit s'arrêter devant l'enceinte de la Cité Interdite où l'on doit montrer patte blanche, en l'espèce la carte d'autorisation. C'est à la porte Hiển-Nhơn (Porte de l'Eclatante Bonté) que cette formalité a lieu, devant une sentinelle en jambières jaunes, soldat de la Garde Impériale. Disons en passant que de tous les monuments et sites de la Ville Impériale, le Palais est, à présent, le seul où une autorisation soit requise du visiteur, contrairement à ce que croient certains touristes qui, arrivant à Hué, supposent que l'accès des tombeaux royaux exige quelque formalité.

La visite du Palais Impérial, faite sous la conduite d'un garde de la Garde Impériale, qui toujours sert de guide à chaque visiteur ou groupe de visiteurs, est, en réalité, la visite du Ngọ-Môn ou Porte d'Honneur, du Thai-Hoà ou Palais des Grandes Audiences, de la Porte Dorée (Daï Cung Môn) et du Palais Cần-Chánh, avec, aux deux ailes de ce palais, le Musée du palais, exposant, dans des vitrines rouge et or somptueuses, de somptueuses richesses provenant du Trésor du palais.

Ce que le visiteur voit ainsi, n'est qu'une partie du Palais Impérial. Celui-ci comprend encore les nombreux palais réservés au culte des Ancêtres Impériaux, notamment le Phụng-Tiên, et le Thái-Miếu, avec les urnes dynastiques, et les palais où résident Leurs Majestés et la Famille Impériale: Palais Trường-Sanh (Palais de la Longue Vie) pour S. M. la Reine Grand-Mère ; Palais Diên-Thọ (Palais de l'Heureuse Longévité) pour S. M. la Reine-Mère ; Palais Kiến-Trung, où demeurent LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice et LL. AA. Impériales le Prince héritier Bảo-Long et ses trois sœurs. Le Prince héritier, depuis son investiture officielle au titre de Dông-Cung (Héritier du Trône) possède sa résidence personnelle, qui est le Palais d'An-Dinh, en dehors de la Citadelle, sur la rive du rêveur canal de Phu-Cam. Mais Son Altesse ne donne en ce dernier palais que certaines réceptions, par exemple lors de sa fête anniversaire, lorsque les représentants du Protectorat et la Cour lui présentent leurs vœux.

***

Il n'est pas inutile d'ouvrir ici une parenthèse et de dire ce qu'il convient d'entendre exactement par la Famille Impériale et par une autre expression, qui semble analogue mais qui doit comporter signification différente : Famille Royale d'Annam.

La Famille Impériale d'Annam, c'est, comme nous venons de l'énumérer, la Famille de Leurs Majestés régnantes, comprenant LL. MM. les Reines Mère et Grand-Mère, et LL. AA. II. les Enfants Impériaux.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La Famille Royale est la parenté de S. M. l'Empereur. Cette famille royale comprend environ huit mille personnes, régies par un organisme particulier : le Conseil de la Famille Royale ou Tôn-Nhon phu, dont le chef est un dignitaire ayant le titre de président du Conseil de la Famille Royale. Etant donné l'usage ancien qui voulait que chaque Souverain eût de nombreuses femmes et concubines, la Famille Royale non seulement est remarquable par le nombre, mais se distingue par une hiérarchie assez compliquée dans laquelle le profane est excusable de se perdre. Selon les degrés de parenté plus ou moins proches, les membres de la Famille Royale portent, dans la branche directe, les noms de Miên, Huong, Ung, Buu, Vinh, Bao, etc... (caractères chinois tirés d'une strophe de l'Empereur Minh-Mang, strophe composée spécialement pour que les mots qui en composent les vers servent à la désignation des divers degrés de la hiérarchie établie par consanguinité avec le Souverain) ou bien de Tôn-Thât, ces derniers étant de beaucoup les plus nombreux.



S. M. l'Impératrice

***

C'est au Palais Kiên-Trung que demeurent Leurs Majestés, et c'est aussi en ce palais que se déroule la plus grande partie de la vie officielle du Monarque dans Ses relations avec le Protectorat et dans les devoirs de Sa Cour à Son égard, et que se décide en somme une part du destin de l'Empire. C'est,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



S. A. I. le Prince Héritier en grande tenue
le jour de Son investiture.

en effet, au Palais Kiến-Trung que S. M. Bảo-Đại a son bureau, et, à côté du palais, son Cabinet civil. C'est au Palais Kiến-Trung que le Résident Supérieur en Annam vient à l'audience pour s'entendre avec le Souverain sur les questions intéressant le pays ; là, le Monarque reçoit aussi en audience chaque jour, outre le directeur de Son Cabinet civil, Ses ministres ou les personnalités françaises et annamites qu'Il a jugé bon de recevoir ; là, enfin, sont donnés la plupart des dîners, déjeuners et réceptions dont se compose la vie de Cour dans tous les pays du monde. L'organisme chargé de la garde du palais au point de vue militaire et chargé de la liaison avec la société française au point de vue protocole et relations, est la Maison militaire impériale, installée à côté même du bureau de Sa Majesté, et dirigée depuis sa fondation, c'est-à-dire depuis le retour de France de S. M. Bảo-Đại, par des officiers français, d'abord de la Marine, et depuis quelques années, de l'Armée française.

S. M. l'Impératrice donne également Ses audiences au Palais Kiến-Trung, et y possède Son Secrétariat particulier.

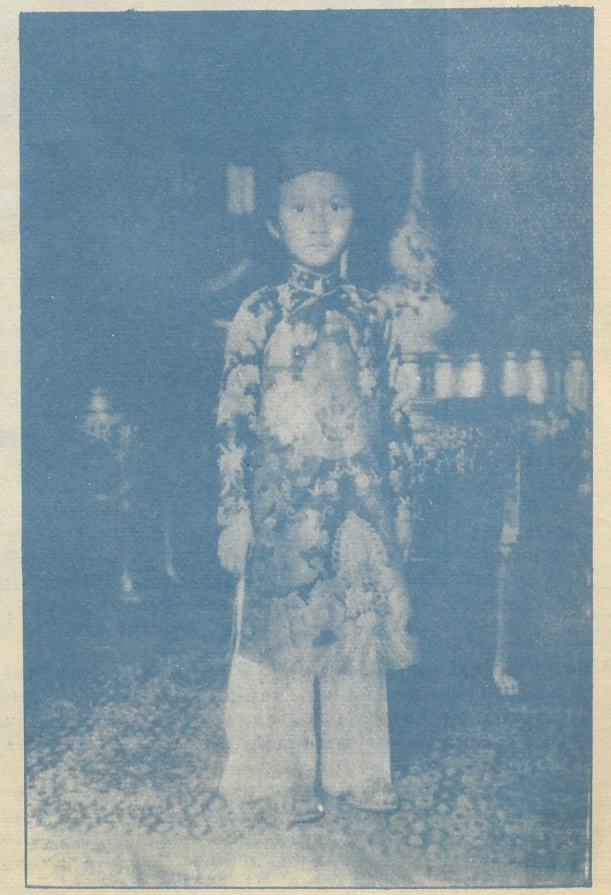
La salle d'études de S. A. I. le Prince héritier Bao-Long est un palais à part, le « Tu-Phuong Vô-Su » (ou Palais de l'Observatoire, de la Vigie, mot à mot : « Aux quatre points cardinaux rien à signaler ») ; tel est le nom de ce palais, nom qui contient un vœu de calme et de tranquillité, porté par cette demeure surélevée sur le rempart même de la Cité Interdite, près de la poterne de la porte Hoà-Bình (porte de la Paix), accès habituel vers le Kiến-Trung et les palais des Reines Mère et Grand-Mère, ainsi que vers le Cabinet civil.

De Leurs Majestés, il est devenu banal de dire qu'Elles sont la vivante synthèse de l'Orient et de l'Occident, la vivante conciliation de l'Annam et de la France. A quel point cette formule est la traduction exacte d'une vérité sensible et incontestable, c'est ce qu'on ne doit pas craindre de trop répéter.

On ne saurait s'en étonner, quand on se souvient que c'est à l'âge de neuf ans que S. M. Bao-Dai, alors simple Prince héritier, commença, sur la volonté de Son Auguste Père, à séjourner en France pour S'y consacrer à l'étude. Intronisé à treize ans, en 1926, en raison du décès subit de S. M. Khai-Dinh, celui qui allait dès lors régner sur le peuple annamite avec le titre de règne de Bao-Đại, « Grandeur Préservée », repartit pour la France, après avoir célébré les funérailles solennelles de Son Auguste Père, et confié la régence de l'Empire à S. E. Tôn-thất-Hân. Il ne revint que six ans plus tard, appelé par les vœux de Son peuple.

Vivant en France dans la méditation constante du testament politique laissé par S. M. Khải-Định, et qui était une charte de l'amitié franco-annamite, et dans la sollicitude dévouée dont l'entouraient M. le Gouverneur Général et Mme Charles, à qui Il était confié, ainsi que Son précepteur d'études sino-annamites, S. E. Lê-như-Lâm, actuellement en retraite dans un village du Thủa-thiên, la fréquentation quotidienne, pendant les dernières années de Son séjour, des têtes couronnées, des personnalités politiques et intellectuelles marquantes, firent de notre Empereur à la fois ce parfait homme du

S. A. I. le Prince Héritier
le jour de l'anniversaire de sa naissance.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

monde et ce Chef d'Etat solide, équilibré, conscient de Ses devoirs et supportant avec facilité Ses lourdes responsabilités, que nous voyons depuis le 2 septembre 1932, où le croiseur français « Dumont-d'Urville » le déposa à Tourane, au milieu de l'allégresse des Annamites et aussi des Français. Vraiment, le vœu exprimé par S. E. le Régent Tôn-that-Hân, en la première année du règne, à la veille du second départ pour la Métropole du jeune Souverain alors étudiant, s'est totalement réalisé : « A l'exemple de Ses prédécesseurs, disait le Rapport du Trône de Son Excellence, Votre Majesté, avec confiance cherchera à obtenir les meilleurs résultats d'une fusion des deux civilisations, la française et l'annamite. En se documentant et en poussant Ses enquêtes, Elle veillera à apporter des améliorations de toutes sortes à notre pays. De plus, Elle étudiera et exposera en France la politique de l'Annam et les coutumes de la Dynastie. A travers les siècles, le peuple annamite a accumulé un héritage moral qui constitue une armature solide sans laquelle il tomberait dans le chaos et la déchéance. Mais ce peuple est également en contact avec les puissances modernes. Sa Majesté l'Auguste Empereur Votre père, avec prudence, a remis à la France le soin de Vous éduquer. C'était dans le but de concilier en Votre Auguste personne la tradition et le progrès ».

Si ce but est atteint, n'est-ce pas un beau titre de gloire, et pour la France, et pour notre Monarque et notre pays ?

***



Leurs Altesses Impériales
à la villa de Dalat.

Ce qui frappe au premier regard tout homme admis à voir de près ou même de loin S. M. Bao-Dai, c'est l'impression de noblesse et de dignité vraiment impériales qui se dégagent de Sa personne. C'est ensuite le sentiment qu'Elle donne d'une force calme et sûre d'elle-même, d'un tranquille équilibre, d'une réflexion concentrée. Dans la vie de la Cour, il est des jours où nous voyons Sa Majesté vêtue des costumes rituels venus du fond des âges, constellée d'ors, de gemmes, de broderies, assise sur le palanquin ou la chaise que portent des hommes à tuniques rouge éclatant, ou sur le trône orné de dragons; il en est d'autres où Sa Majesté a simplement Son turban jaune et Sa robe jaune; et d'autres fois encore, dans Son bureau, Sa Majesté nous reçoit et nous écoute tête nue, en robe de soie et en sandales d'été légères. Souvent, l'Empereur est en costume européen ; Il est certainement de tous les Annamites celui qui porte l'habit avec le plus d'élégance ; Il affectionne les costumes de sport qui lui laissent l'aisance dans les mouvements, pour pratiquer les sports auxquels Il consacre la plus grande partie de Ses heures de loisir. Mais quelle que soit Sa tenue, Il sait toujours nous faire penser chaque fois à ces phrases de Charles Maurras dans « Les Vergers sur la Mer » : « Tous les princes du monde prétendent à la majesté, mais c'est un air royal qui est privilège de peu. S'il est vrai que les hommes portent sur eux leur destinée, je ne l'ai jamais vu dans un cercle d'hommes sans qu'il leur imposât, du simple fait de sa présence, des figures de vassaux. Une dignité faite de hauteur et de naturel, une expression distante mais ouverte, simple mais toujours élevée, familière mais fière : je n'ai guère senti qu'auprès de lui cette force d'un prestige tout personnel. Que l'aspect et la démarche d'un homme seul puissent suffire à évoquer le cortège des provinces et des royaumes, les foules transportées, une longue suite de peuples : chacun éprouve et vérifie cette sensation devant lui. » Ainsi parlait le théoricien de la monarchie française du prince prétendant, le duc d'Orléans. Ce nous est une chance de pouvoir redire mot à mot les mêmes phrases à propos de notre Roi.

L'Empereur est de taille beaucoup plus grande que la moyenne des Annamites. Il a les épaules larges, la poitrine développée. On lui devine des bras musclés, des muscles harmonieusement formés et développés par la pratique quotidienne du sport. « Une âme jeune dans un corps jeune », a-t-on écrit de Sa Majesté, il y a quelques années ; cela est exact, si l'on entend par âme jeune une âme éprise de simplicité, tournée vers l'activité, mais sachant faire de la pondération, de la mesure, de la tempérance, du juste milieu confucéen et de raison cartésienne, la première des qualités.

S. M. Bao-Dai est parvenue très jeune à une maîtrise de soi parfaite. Ayant eu l'honneur de vivre quatre ans dans Son entourage souvent immédiat, je ne L'ai jamais entendu élever la voix pour faire une réprimande ou une remarque, je ne l'ai jamais vue Se mettre en colère. Le personnel du palais est témoin que, depuis dix ans, il en a toujours été ainsi de l'humeur de Sa Majesté. Pas de nervosité vaine, pas d'éclats de voix inutiles ou de gestes trop vifs. Si Sa Majesté a besoin de faire une réprimande, de prendre une sanction à l'endroit de quelque faute, certes, Elle n'hésite pas à le faire, encore que Sa bonté native, et qui est

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

aussi une qualité que l'on peut lire sur Son visage même, incline beaucoup plus à la clémence et au pardon qu'à la sévérité ; mais Elle formule la réprimande de Sa même voix égale de tous les instants, et Elle décide de la punition sans gesticuler inutilement.

Sa Majesté est très patiente à l'égard des humbles et du personnel subalterne. Je L'ai vue souvent consentir à perdre plusieurs minutes pour répéter un ordre ou une explication à un serviteur du palais ou à quelque ouvrier convoqué en Sa présence pour un travail délicat.

C'est cette maîtrise de soi, cette domination complète sur Ses nerfs et cette pleine assurance sur tous Ses réflexes qui fait de l'Empereur cet automobiliste remarquable que l'on sait, conduisant des heures entières de puissantes voitures automobiles à des vitesses vertigineuses, ou ce motocycliste aimant à se lancer à plus de cent-vingt kilomètres à l'heure sans que jamais il Lui arrive le moindre accident, ou encore cet aviateur émérite qui faisait l'admiration de Son instructeur à Paris, le pilote pourtant réputé audacieux Michel Détroyat.

Tennis, golf, sports nautiques, y compris les plus modernes tels que le ski nautique, l'aquaplane, Sa Majesté excelle en tout. Mais c'est sans doute en équitation et en tir qu'Elle fait le plus admirer la précision de Son coup d'œil et l'élégance de Ses mouvements. Chasseur inlassable, ses trophées vont du tigre au gaur, même à l'éléphant. Aimant la vie dangereuse, l'accident de Banméthuot en 1938 n'est-il pas la conséquence d'une partie de chasse particulièrement passionnante ? Heureusement, Sa Majesté a été complètement rétablie de cette fracture à Sa jambe. Elle a repris le cours de tous Ses exercices sportifs habituels, sans qu'on voie plus aucune trace de cette incommodité.

La pêche est devenue ces dernières années le plaisir favori de Sa Majesté, pêche en mer comme simple pêche en rivière, sur la Rivière des Parfums, dans les environs des tombeaux de Gia-Long ou de Minh-Mang. « Indochine » a publié un jour cette photo d'une vieille de 95 kilos capturée par la ligne impériale, dans la baie de Qui-nhon.

L'aviation est également particulièrement agréable à Sa Majesté, qui a Son avion personnel, que les habitants de Hué peuvent voir voguer dans les nuages au-dessus de la ville, par les belles journées. C'est à Phu-bai, camp d'aviation proche de Hué, que Sa Majesté se rend pour prendre l'avion. Mais des travaux sont en cours actuellement pour aménager un camp d'atterrissage dans la Citadelle même, tout près du Palais Impérial.

Esprit moderne, Sa Majesté a rendu moderne le décor intérieur du Palais Kiên-Trung où Elle vit et travaille ; et c'est également une villa entièrement moderne, dans l'architecture et dans l'ameublement, que Sa nouvelle Résidence à Dalat, où Elle S'est installée depuis l'été de 1940, passant auparavant Ses villégiatures dalatoises dans la villa spacieuse et imposante de M^me^ la Duchesse de Long-My, mère de S. M. l'Impératrice.

Mais le modernisme qui a présidé à l'aménage-

Leurs Altesses Impériales.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ment intérieur du Palais Kiên-Trung en laisse intacte la façade extérieure où vit le goût et se traduit l'esthétique en honneur sous le précédent règne : et sans doute peut-on voir là un symbole de cette conciliation de l'ancien et du moderne que tous souhaitent et préconisent dans l'Annam français. Même conciliation se voit dans le beau jardin en face du Kiên-Trung, entre ce palais et le palais Can-Chanh qui lui fait face et qui était la résidence des Empereurs jusqu'au règne de S. M. Khai-Dinh. Même conciliation, dans les environs du palais, où un tennis, un manège d'équitation, un garage moderne s'intègrent sans la heurter dans la perspective des toits ornés de dragons et des longues galeries d'architecture traditionnelle.

On ne doit pas terminer cet aperçu de ce que l'on appelle, en jargon du journalisme, le portrait de l'« homme privé » en S. M. Bao-Dai, sans mentionner la force de Sa Majesté au jeu de bridge, dont Elle est sans doute le champion en Indochine et un des meilleurs joueurs du monde. Sa Majesté joue également parfois au « mah-jong », et c'est surtout pour pouvoir tenir compagnie à S. M. la Reine Mère et égayer l'Auguste Reine dans ses visites au Palais Diên-Tho. Mais il serait très faux de croire que Sa Majesté ait la passion de n'importe quel jeu de hasard. Trop maître de Soi pour être entraîné par une passion quelle qu'elle soit, trop soucieux des multiples affaires officielles qui L'assaillent pour perdre Son temps en longues parties de cartes, trop jaloux enfin de Son entraînement de sportif pour le négliger, l'Empereur nous donne toujours la parfaite image du juste équilibre, faisant à toutes choses, même au divertissement, sa part, mais rien que sa part équitable et bien mesurée.

On nous permettra ici encore, un souvenir personnel : lorsque, au cours des villégiatures dalatoises où nous eûmes l'honneur, comme membre de Son cabinet, de l'accompagner, nous nous laissâmes convaincre qu'il était nécessaire, pour que nous soyions capable, le cas échéant, de tenir compagnie à notre Souverain, que nous apprenions à jouer au bridge ; Sa Majesté daigna accueillir en souriant notre ardeur de néophyte ; mais après quelques séances, voyant que de notre part, décidément, la vocation n'y était pas, et que nous ne pouvions malgré nous arriver à aimer ce jeu, l'Empereur tout de suite nous dispensa de continuer notre apprentissage, et nous autorisa à rester dans la bibliothèque de la Villa de Mme la Duchesse Nguyên-huu-Hào s'il lui arrivait de recevoir d'autres personnes pour se distraire au bridge. Comme quoi, il n'est pas nécessaire de jouer au bridge pour plaire à Sa Majesté, qui, dans Sa compréhension souveraine, accepte chacun et l'utilise selon ses aptitudes, sans obliger personne à « forcer son talent ».

***

Connaître les hommes, savoir les utiliser selon leurs aptitudes : cette qualité primordiale du Chef, S. M. Bao-Dai le possède au suprême degré et le choix de Ses Ministres à Son retour de France, n'en a-t-il pas fourni la meilleure preuve ? Comprendre les hommes, écouter leurs aspirations, les satisfaire dans la mesure où elles sont fondées et où une telle satisfaction ne se heurte point à des réalités tangibles : cette œuvre de Chef et de Souverain moderne, Sa Majesté l'a accomplie avec une autorité et une affection pour Son peuple, qui se traduisent depuis des années déjà, en résultats féconds. Ce n'est pas le lieu de développer ici ce que nous Lui devons à cet égard. Mais il est nécessaire de se rappeler cette œuvre, pour comprendre le rayonnement exercé par le Souverain, et l'affection qu'Il inspire, non seulement à ceux qui ont le privilège d'être de Son entourage ou de Sa Cour, mais encore, à la jeunesse annamite et au peuple tout entiers.

***

Il est difficile de parler des Souverains, des chefs, des conducteurs d'hommes, surtout lorsqu'ils savent être pleinement dans la destination de leur mission et de leur nature. Là où l'homme ordinaire exerce son activité dans une direction en quelque sorte rectiligne et unique, eux, débordent des cadres communs et font sentir leur personnalité d'une façon pour ainsi dire rayonnante et multiple. Du Maréchal Lyautey, Abel Bonnard disait ainsi qu'il avait une influence rayonnante. Et c'est pourquoi on trahit souvent sans le vouloir les grands de la terre, quand on propage certains côtés de leur caractère ou de leurs manières ; ce qu'on ne publie pas, ce qu'on laisse dans l'ombre, risque, par l'effet de cette simplification coutumière à l'optique des foules, de passer pour mince ou inexistant.

Nous nous sommes souvent demandé, à propos de S. M. Bao-Dai, si à force d'avoir parlé et d'avoir écrit que c'est un Souverain sportif, on n'a pas commis à Son égard cette faute de la systématisation outrancière, et de la simplification exagérée dont nous venons de parler.

L'Empereur, en réalité, fait la part égale aux choses de l'esprit et aux exercices du corps. Sa bibliothèque est amplement fournie, et les heures que Sa Majesté consacre à la lecture font partie de Son emploi du temps, même pendant les villégiatures d'été à la montagne ou à la mer. Sa Majesté lit de préférence les livres d'histoire, de géographie et de voyages, et les ouvrages scientifiques. Il est rare de La voir s'intéresser à de banaux romans. Sa Majesté donne également à la lecture attentive des journaux une grande partie de Ses heures de bureau. Quant aux documents proprement administratifs, aux rapports présentés par les ministères, aux correspondances qui sont adressées à Sa Majesté, l'Empereur les lit et les annote soigneusement.

Dans Ses jeunes années passées en France, ayant eu toujours auprès de lui Son précepteur de caractères chinois, Sa Majesté lit couramment les caractères chinois aussi bien que le français. Même en 1942 encore, certains des rapports présentés par le ministère des Rites concernant des questions rituelles ne sont-ils pas toujours rédigés en caractères chinois ? L'Empereur les lit Lui-même et les annote au pinceau à l'encre vermillon ou, parfois, à l'encre rouge et au stylo, comme il fait pour les autres rapports présentés en quôc-ngu et « tapés » à la machine.

La sollicitude de Sa Majesté pour les étudiants est connue. Ses visites aux fondations savantes et aux établissements scientifiques font partie de Son programme partout où Elle passe. Le trait le plus récent de Son intérêt aux études historiques a été la faveur avec laquelle Elle a reçu M. Boudet, Directeur des Archives, et l'a autorisé, sur la proposition de S. E. Pham-Quynh, à puiser aux trésors des Archives de la Cour et à en rendre publics certains documents jusqu'ici cachés et inédits, pour composer cette Exposition du Vieil Annam qu'Elle inaugura en personne avec S. M. l'Impératrice et M. Grandjean, Résident Supérieur en Annam.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il est dit, dans le « Livre des Vers » collationné par Confucius :

Đại bang hữu nữ
Hiền thiên chi muội
Văn định phước tường
Thân nghinh vu Vi.

Il est, dans la grande contrée voisine,
Une jeune fille semblable à la sœur de l'Empereur Céleste.
Que le Rite fixe et illumine avec éclat le Bonheur !
Qu'on se rende au-devant d'elle, au bord de la rivière Vi.

Ces vers qui évoquent l'heureux mariage du roi Van-Vuong avec la reine Hau-Phi, une des plus vertueuses et des plus réputées reines de la légende et de l'histoire chinoises, ont donné, par les deux mots « van dinh » qui commencent le troisième vers, son nom à la fête célébrée par la Cour chaque année depuis mars 1934, en commémoration de l'heureux jour où sur le trône conjoint, renouant la grande tradition de S. M. Tu-Du, Impératrice lettrée, mère vénérée de l'Empereur Tu-Duc, venue de Go-công (Cochinchine) au palais de Hué, une gracieuse jeune fille, descendante de l'aristocratie terrienne de Cochinchine, vint à son tour apporter dans le palais sa lumineuse présence et son influence charmante, et dans la nation annamite une lueur d'espérance nouvelle.

Le 4 janvier 1936, un prince naquit, l'héritier du Trône des Nguyên. S. A. I. Bao-Long a maintenant trois petites sœurs, dont la toute dernière n'a que quelques mois d'âge. Et ce que nous écrivions dans l'« Asie Nouvelle Illustrée », le 31 mars 1936, continue à être la vérité : la miraculeuse destinée de celle qui incarne si incomparablement l'harmonieuse évolution de la femme de l'Annam modernisé, se déroule comme le plus beau conte de fées...

Dans le même article, nous faisions allusion à un autre de nos articles paru à Paris, dans l'hebdomadaire « Vendémiaire », le 2 mai 1934 :

« Les problèmes actuels de l'Annam, disions-nous à cette date, se situent sur le plan social plutôt que sur le plan politique : c'est dans ce domaine (social) que doit s'exercer l'action directe et immédiate des Annamites. En politique, le rôle prépondérant ne nous appartient pas, mais à nos protecteurs. Au contraire, en ce qui concerne l'adaptation des vieux rites, la création de nouvelles règles de vie, les transformations (de la société) au moyen desquelles une atmosphère plus respirable puisse être donnée à la jeunesse, le salut dépend de nous et de nous seuls. Dans chaque acte, S. M. Bao-Dai est libre de se prononcer, Elle manifeste la compréhension parfaite de ces transformations nécessaires sur le plan social. Son mariage avec Mlle Nguyên-huu Thi-Lan n'a rien qui puisse motiver une crainte de la part d'aucun Annamite. Au contraire, c'est une affection enthousiaste que tous expriment, dès à présent, à Celle qui aidera l'Empereur à veiller au salut de la nation. »

On nous excusera de nous citer nous-même. Mais il semble que les lignes précédentes donnent bien l'idée de l'importance de la mission de Sa Gracieuse Majesté Nam-Phuong.

En plein accord avec S. M. Bao-Dai, l'Impératrice sort de son palais et va vers le peuple, vers les jeunes filles des écoles, vers les dames annamites et françaises des œuvres charitables, vers les religieuses des œuvres catholiques. Ancienne élève du Couvent des Oiseaux à Paris, Elle donne son patronnage moral à cette floraison de Maisons des Oiseaux en Indochine qui, ces dernières années, aide si précieusement à l'éducation des jeunes filles d'Annam, quelle que soit leur confession religieuse. Ayant fait la conquête de tous les cœurs dans son Empire, l'Impératrice se voit ensuite admirée en France et même dans le monde : l'Académie de Médecine de France, la Croix-Rouge internationale rendent hommage à Son œuvre, et au cours d'un voyage à Rome qui eut lieu alors que Leurs Majestés séjournaient en 1939 avant la guerre, en France, Elle laissa dans les milieux vaticans une profonde et heureuse impression.

La beauté, la grâce, la bonté, l'intelligence, se lisent sur son visage et émanent de ses gestes. Les femmes d'Annam qui la prennent pour modèle doivent se rappeler qu'elle-même recommande pardessus tout les qualités intellectuelles et morales, et non pas cette modernisation toute de surface, qui n'est après tout qu'une affaire de coiffeur ou de couturier. Elles doivent aussi se souvenir que pour l'Impératrice, la gradation confucéenne des devoirs du « tu, tê, tri, binh » est aussi Son principe d'action constant. Avant tout, la Souveraine est une parfaite ménagère et mère de famille, veillant personnellement sur le gouvernement du Palais Kiên-Trung en maîtresse de maison à qui rien n'échappe, et aidant de tout Son cœur S. M. Bao-Dai dans l'éducation des Princes et Princesses Impériaux et dans les devoirs de piété filiale envers les Augustes Reines. C'est après la famille et après la pratique personnelle de la vertu, le perfectionnement de soi du philosophe de Khuc-Phu (Kouei-Fou), que vient pour Sa Majesté Nam-Phuong Son labeur social et Son action dans le pays.

***

La famille impériale d'Annam donne ainsi une image parfaite du bonheur, de ce bonheur décrit par le sage, qui vient de l'ordre, de l'harmonie, de l'altruisme et de l'accomplissement sûr et parfait de ses devoirs.

LL. MM. les Reines Mère et Grand-Mère en savent gré à LL. MM. Bao-Dai et Nam-Phuong.

La Reine Mère a vu célébrer, il y a peu d'années, son cinquantième anniversaire. Originaire de la province de Thua-thiên même, ayant eu le privilège d'être choisie par S. M. Khai-Dinh dès les années où le Souverain n'avait pas encore accédé au trône, et vivait, simple prince, dans sa maison qui s'élevait sur l'emplacement actuel du Palais d'An-Dinh, S. M. la Reine Mère Doan-Huy Hoàng-Thai-Hâu se consacre aux bonnes œuvres, Elle aussi, et témoigne une sollicitude particulière pour les fondations bouddhiques si nombreuses à Hué de tout temps. La simplicité est aussi la note dominante de son caractère. Elle a eu la plus grande joie de Sa vie à la naissance de S. M. Bao-Dai, et elle Se plaît à raconter à ceux qui ont le privilège d'être de Son entourage que Ses deux autres grandes joies furent la naissance de S. A. I. Bao-Long et puis le retour de France par avion de S. M. l'Empereur, dans les premiers jours de septembre 1939, au moment où la situation internationale s'aggravait ; on se rappelle que l'Empereur atterrit à Tourane quelques heures après qu'en France la guerre venait d'être déclarée.

La Reine Grand-Mère approche maintenant de Sa quatre-vingtième année. Sa santé est chancelante. Entourée des plus grands soins, et objet de visites quotidiennes de LL. MM. la Reine Mère et l'Impératrice, comme de S. M. Bao-Dai, chaque fois qu'Il peut quitter les affaires importantes qui Le sollici-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tent, la vénérée Thai-Hoàng Thai-Hâu attend avec piété au Palais Truong-Sanh le moment de retrouver Son Auguste époux S. M. Dông-Khanh, dans l'autre monde ; mais, en dépit de quelques alertes, on espère que la science médicale arrivera à sauvegarder Sa vie de longues années encore.

⁂

Le tout jeune Prince héritier, S. A. I. Bao-Long, dans la Famille Impériale comme dans le pays, symbolise l'avenir et retient toutes les tendresses, toutes les affections, tous les vœux, tous les soins.

A l'heure actuelle, on peut voir que S. A. I. Bao-Long est déjà un cavalier accompli, ainsi qu'il vient de le montrer en tenant compagnie à S. M. Norodom Sihanouk dans la promenade à cheval que le Roi du Cambodge fit il y a quelques jours lors de son passage à Hué, en un moment où S. M. Bao-Dai retenu par ses devoirs filiaux, officiait dans les tombeaux de LL. MM. Tu-Duc et Khai-Dinh.

Le Prince héritier aime aussi la bicyclette et fait de longues promenades sur sa petite bécane, dans l'enceinte de la Cité Interdite.

Il s'exerce quotidiennement au tir, se contentant pour le moment d'un jeu de pigeons en papier et d'une carabine à flèches, mais promettant déjà d'être aussi adroit et aussi précis que S. M. Bao-Dai.

Sa formation intellectuelle et rituelle font également l'objet d'un programme minutieux dont Leurs Majestés veillent personnellement à l'heureux accomplissement.

Le Prince héritier sait lire et écrire en français et en quôc-ngu. Il prend des leçons de travail manuel, découpage, dessin. Bientôt viendront les études annamites et sino-annamites.

Investi Héritier présomptif avant le voyage en France en 1939, S. A. I. Bao-Long a connu très tôt, dès l'âge de quatre ans, les obligations rituelles. Au cours de la longue cérémonie d'investiture, ayant pour guide et mentor le ministre du Protocole S. E. Buu-Thach, il a été d'une gravité, d'une dignité émouvantes et précoces qui ont laissé un souvenir inoubliable à tous les témoins. Depuis, accompagnant souvent Leurs Majestés dans des fêtes ou manifestations officielles, il fait admirer et aimer de tous son beau regard droit et sérieux, déjà empreint d'autorité, et ses gestes mesurés et rythmés.

LL. AA. II. Phuong-Mai (Fleur Parfumée d'Abricotier), Phuong-Liên (Fleur Parfumée de Lotus) et Phuong-Dung (Fleur Parfumée de Pivoine) sont le frais et délicat bouquet qui font la joie de la famille impériale et promettent d'être la grâce, la beauté et la vertu en qui le pays sera fier de retrouver la ressemblance de S. M. l'Impératrice Nam-Phuong.

Ainsi, la Première Famille du Royaume est bien l'image et le modèle de toute famille pour le Viêt-Nam, et elle est digne d'être la source de grandeur et de poésie dont les âmes ont besoin pour se retremper parfois des fatigues de la vie, et pour puiser d'invincibles raisons de croire et d'espérer.

NGUYEN-TIEN-LANG



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La Semaine dans le Monde

LES INFORMATIONS DE LA SEMAINE

DU 31 MARS AU 14 AVRIL 1942

LES OPERATIONS MILITAIRES EN EXTRÊME-ORIENT

Birmanie - Thailande.

Les troupes japonaises continuent leur avance en Birmanie.

A l'Est, le centre de Toungoo est tombé entre leurs mains dès le 1er avril et elles poursuivaient l'ennemi, aux dernières nouvelles, à une trentaine de kilomètres au Nord de la ville, dans la région de Yedash.

A l'Ouest, les Anglais ont dû évacuer Prome, prise le 3 avril. Le contact se tient actuellement à l'Ouest de Taungdwingyi et certains éléments avancés japonais auraient atteint Magwa.

Océan Indien.

C'est vers l'océan Indien que s'est porté le principal effort des Japonais au cours de la dernière quinzaine. Les premières attaques, aériennes, ont été effectuées le 5 avril sur les villes de Colombo, Vizagapatam et Cocana ; elles se complétaient le même jour par la destruction en mer, au Sud de Ceylan, de deux croiseurs britanniques, le *Devonshire* et le *Cornwall*, coulés par l'aviation.

Les raids ont repris le 9 avril, contre les installations militaires de Trincomali, cependant qu'au large de ce port, le même jour, les bombardiers japonais détruisaient le porte-avions anglais *Hermès*, portant à quatre le nombre des porte-avions perdus par la marine britannique depuis le début de la guerre.

Les Japonais annoncent par ailleurs que l'activité de leur flotte aurait coûté au commerce britannique plus de vingt bâtiments au cours de la même période.

Aux Philippines.

Une violente offensive japonaise, déclenchée le 4 avril, est venue à bout, en six jours, de la résistance américaine dans la péninsule de Bataan, où les hostilités ont cessé le 10 avril.

Les derniers défenseurs se sont retirés dans la forteresse de Corregidor, dont le manque d'approvisionnement vient s'ajouter aux effets d'un bombardement intense.

Le 10 avril également, la Marine japonaise a débarqué un corps expéditionnaire accompagné de tanks à Cébu. L'île, défendue par 5.000 soldats américains environ, est actuellement en majeure partie occupée.

Aux Indes Néerlandaises.

La lutte est pratiquement terminée aux Indes Néerlandaises. Les derniers défenseurs de Sumatra se sont rendus à leurs adversaires, le 28 mars, après la prise du dernier centre de résistance, Koetatjana, le 26.

Les opérations ont cessé à la même date et dans les mêmes conditions dans l'île de Célèbes, où les dernières troupes alliées se rendaient, le 27 mars, à Malili, Palopo et Eurekang.

Le 10 avril enfin, l'île Billiton a été occupée.

La menace contre l'Australie.

La Marine japonaise a poursuivi l'occupation des îles Salomon ; des débarquements ont eu lieu dans l'île Bougainville et la partie Nord de l'archipel, le 6 avril. Le 8, un détachement japonais prenait possession de Lorengan, dans l'île Manus (îles de l'Amirauté).

SUR LES FRONTS D'EUROPE ET D'AFRIQUE

Le conflit Germano-Russe.

Des informations russes annoncent que les troupes soviétiques, attaquant Briansk, auraient franchi la Dresna, qui encercle en partie la ville, et occupé les abords immédiats de celle-ci.

C'est dans la péninsule de Kertch qu'a porté le principal effort des Russes ; la quinzaine qui vient de s'écouler a vu se déclencher là plusieurs violentes offensives dans le but de dégager Sébastopol, sans résultats appréciables, malgré l'aide apportée par les unités de la flotte soviétique de la mer Noire.

En Afrique du Nord.

La situation reste stationnaire.

Opérations britanniques en France.

La R. A. F. a continué ses bombardements sur le Nord de la France, au cours des premiers jours d'avril. Les usines Matford, de Poissy, ont été les objectifs de deux bombardements les 2 et 3 avril, ainsi que les installations de Boulogne, bombardées le 5 avril.

Dans la nuit du 12 au 13, un avion a bombardé les abords immédiats de Draguignan.

LES OPÉRATIONS NAVALES

En mer du Nord.

Dix bâtiments de commerce norvégiens ont quitté le port suédois de Goeteborg dans la nuit du 31 mars au 1er avril pour rallier l'Angleterre. Ils ont été interceptés par la croisière allemande, qui en a coulé trois. Trois autres se sont sabordés et seuls deux bâtiments ont pu gagner l'Angleterre, le reste ayant rallié Goeteborg.

Dans l'Atlantique.

La journée du 28 mars a vu quatre attaques britanniques sur nos chalutiers pêchant au large des côtes.

En Méditerranée

Malte est devenu l'objectif de bombardements intenses et pratiquement ininterrompus de la part de l'aviation italo-allemande.

AUX INDES

L'échec de la mission de Sir Stafford Cripps.

Les pourparlers de Sir Stafford Cripps avec les personnalités les plus représentatives des partis politiques de l'Inde n'ont pas seulement révélé la méfiance des Hindous à l'égard des propositions, même amendées, du Cabinet de Guerre britannique, mais l'extrême division de l'opinion indienne.

Finalement, malgré l'intervention du colonel Johnson, représentant personnel de M. Roosevelt, Sir Cripps a dû quitter New-Delhi, le 12 avril, pour Londres, sans avoir pu remplir sa mission. C'est tout au plus s'il a pu déclarer que « les conversations amicales qu'il avait eues avec les chefs de l'Inde laisseraient une impression calme et sereine et auraient une influence sur l'évolution de la situation dans l'avenir.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

EN FRANCE

Réunion de la Commission d'Information Générale du Conseil National

L'Amiral Darlan a déclaré, le 31 mars, devant la Commission d'information générale du Conseil National : « En cette année 1942 qui sera la plus dure et peut-être décisive quand à l'issue de la guerre, nous devons être réalistes et exclusivement français. »

Il a rappelé le triple objectif qui a été fixé par le Maréchal et son Gouvernement : « Faire vivre le pays malgré la défaite, maintenir l'unité nationale et impériale, préparer l'avenir. »

Pour atteindre ce triple objectif, il fallait faire la Révolution Nationale dont le vice-président du Conseil a donné la définition suivante : « Abandonner un régime qui a prouvé son incapacité, pour édifier sans violence, avec le concours des élites et l'assentiment de la nation, un nouvel ordre politique, économique et social. »

Enfin il a résumé le point de vue du Gouvernement en ce qui concerne le problème administratif dans la formule suivante : « Centraliser les conceptions, décentraliser l'exécution, stimuler l'initiative. »

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

DANS LA MONDE

Rétrospectives : « Le rôle de la Franc-maçonnerie internationale dans l'attentat de Serajevo (28-6-14) ».

Tel est le titre d'un article paru dans FRANCE-ANNAM du 8 avril 1942.

Le Mercure de France *du 1er avril 1929 a publié un article de M. Louis de Poncins, historien fort expert de la Secte maçonnique, démontrant que la Franc-maçonnerie a fort probablement ordonné l'assassinat de l'Archiduc François-Ferdinand, héritier de la Couronne d'Autriche, et a ainsi déterminé l'occasion sinon la cause de la guerre de 1914.*

M. Louis de Poncins rappelle d'abord que dès le 15 septembre 1912, c'est-à-dire deux ans avant l'assassinat de Serajevo, la Revue internationale des Sociétés Secrètes, *consacrée à la lutte contre la Franc-maçonnerie, publiait les lignes suivantes qui sont véritablement prophétiques : « Peut-être la lumière se fera-t-elle un jour sur cette parole d'un haut franc-maçon suisse au sujet de l'héritier du trône d'Autriche : « Il est bien ; c'est dommage qu'il soit condamné à mort ; il mourra sur les marches du trône ».*

Le 28 juin 1914, l'archiduc François-Ferdinand et sa femme étaient assassinés à Serajevo par des francs-maçons serbes. Et le 12 octobre 1914, l'un des assassins, Cabrinovitch, disait aux juges de la Cour martiale : « Dans la Franc-maçonnerie, il est permis de tuer. »

Revenons au présent : Franc-maçonnerie d'aujourd'hui.

La « geste » gaulliste, nul ne l'ignore, est, elle aussi, une « geste » maçonnique. Elle vient de s'enrichir d'un incident curieux, le « limogeage » de Muselier.

Le torchon brûle entre Muselier et de Gaulle, écrit V. d'E. dans VOIX D'EMPIRE du 8 avril 1942, *et Muselier a eu le dessous parce qu'à Washington on a refusé d'inclure sa petite « Guéguerre » de Saint-Pierre et Miquelon dans la grande bataille de l'Atlantique.*

. . . . . .

En réalité Muselier crève de jalousie de n'être pas le « Dissident n° 1 ».

On ne peut mieux dire.

« A la recherche d'un Empire ».

écrit l'IMPARTIAL du 7 avril 1942.

C'est bien à la recherche d'un Empire « de remplacement » que se trouve la Grande-Bretagne. Le Gaullisme est un de ses moyens parmi d'autres.

L'Australie ne compte même plus sur l'aide de la métropole, ses regards vont uniquement vers l'Amérique. Le Canada gravite chaque jour davantage dans l'orbe des Etats-Unis. L'Afrique du Sud ne tient à Londres que par un fil qui s'effilochera au lendemain de la paix. Les Indes, ébranlées jusqu'en leurs fondements, exigent non plus le statut de dominion, mais l'indépendance totale.

. . . . . .

A la lumière des remarques qui précèdent, on saisira mieux pourquoi l'Angleterre s'est préoccupée, depuis quelque deux ans, de trouver un empire colonial de remplacement. Sans l'ombre d'un remords, elle a mis sa dextre sur le Congo belge, sur les Indes Hollandaises et sur les portions de notre empire que quelques traîtres ont consenti à lui livrer.

La cueillette, en ce qui nous concerne, ayant été piètre, Albion a jeté son dévolu sur la Syrie et le Liban. L'ambition d'un Général factieux et enjuivé lui a livré les clefs du Levant. Il convenait qu'elle couse d'autres pièces à cette tunique chatoyante. Une révolution « providentielle » en Irak, un pseudo traité d'alliance avec la Perse, des intrigues savantes en Arabie séoudite, l'occupation de la Palestine et voilà, du moins on le pensait à Londres, de quoi refaire un Empire en y ajoutant l'Ethiopie, dont on s'indignait qu'elle soit aux Italiens mais qu'on garde fort congrûment désormais ! Rien n'empêchait du reste de loucher vers la Tunisie, l'Algérie, le Maroc. L'on nous en prévint gentiment, en octobre 1941, lors de l'offensive en Libye, qu'on espérait prolonger jusques aux confins du sud-tunisien. Le général Rommell a, pour l'instant, mis en sommeil ces mirifiques projets.

. . . . . .

Quoiqu'il en soit, nous Français, n'avons pas d'illusions à nous faire. Notre domaine d'outre-mer est une proie tentante pour l'Angleterre. Elle ne cesse de nous le prouver. Ouvrons les yeux et veillons au salut de l'Empire.

La France doit cultiver ses amitiés.

La France le doit d'autant plus que c'est dans le malheur qui la frappait que ces amitiés se sont le mieux révélées.

Il y a quelques semaines, écrit l'ACTION du 10 avril 1942, le Canada se posait en champion de notre culture.

Quelques jours après, un éminent juriste argentin affirmait que la langue française était indispensable aux études supérieures.

La rupture des relations franco-égyptiennes fit un tel remous d'opinion au Caire que le ministère fut obligé de démissionner.

Récemment, un journal turc affirmait que l'Europe nouvelle se ferait avec la France ou qu'elle ne serait pas.

Plus près de nous, M. Eugène Dors proclama notre langue le meilleur lien entre les nations.

Toutes ces amitiés qui nous restent dans le malheur démontrent la foi que le monde garde en nous.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Comment certains Français oseraient-ils, dans ces conditions, avoir moins de confiance en leur pays que n'en ont des peuples dispersés aux quatre coins du globe et dont les vœux nous restent acquis.

EN FRANCE

« Roncevaux ».

C'est dans le malheur que les « amitiés françaises » sont les plus vives, c'est du malheur que la France, revenant à elle-même, sait repartir pour de nouveaux destins.

Cette grandiose épopée, écrit A. de Champvallon dans l'ACTION du 11 avril 1942, à propos de la « Chanson de Roland », *est bien le premier chant de la guerre sainte que depuis son origine la France a toujours menée à la tête des nations, pour la défense de la civilisation de la vérité et de la bonté. Dans cette lutte, elle ne peut qu'être certaine du triomphe final. Aussi, il y a mille ans le trouvère a osé célébrer ce qu'aucun poète n'avait jamais osé chanter. Tous ils chantent le courage heureux, le succès, la victoire : celui-ci chante la défaite et la mort. La muse antique ne se fut jamais permis de célébrer les revers de la Patrie, même les plus sublimes revers ; les Thermopyles n'ont point eu leur Homère. Rome n'a donné que des pleurs aux trois cents Fabius, jamais Virgile n'eut songé à leur consacrer ses vers. Pour que la poésie française se soit hasardée à choisir un pareil sujet, il a fallu qu'une civilisation plus haute, la civilisation chrétienne ait éclairé le monde, qu'elle ait fait comprendre à ces chevaliers français rudes et naïfs qu'il y a quelque chose de plus grand que la victoire militaire : la valeur du sacrifice, la puissance de la force morale qui ne veut pas faiblir, la foi qui fait les héros et les martyrs.*

.....

Dans la Chanson de Roland, *c'est le vieillard Charlemagne qui revient sauver la Patrie. Il avait cru avoir accompli sa tâche, mais lorsqu'il entend le cor, il revient à marche forcée reprendre la lutte que ses compagnons avaient perdue. « Il est las car sa peine est grande. Il s'endort, il n'en peut plus. Pas un cheval qui puisse se tenir debout ; s'ils veulent de l'herbe, ils la broutent couchés ». Mais le malheur est un savant maître, même pour un chef aguerri : « il a beaucoup appris, celui qui a souffert ».*

La liberté d'action de l'Etat.

De tous temps la France n'est redevenue forte que par la liberté rendue à l'Etat, de même qu'elle n'a jamais été faible que par l'asservissement de l'Etat aux factions.

La liberté d'action de l'Etat, écrit très justement Jean Lassaire dans LA VOLONTE INDOCHINOISE du 9 avril 1942, *doit être l'objet de tous les soins des citoyens. C'est dans l'expression même de cette liberté que chacun pourra trouver seulement la sienne dans les limites des contingences nationales.*

EN INDOCHINE

Finances françaises, finances indochinoises.

Dans l'ACTION du 11 avril 1942, Francis Capel, après avoir montré le caractère satisfaisant, grâce aux mesures prises, de la situation financière de la France, conclut :

... Si l'on ajoute que la France pourra, dès la paix, revenir à une monnaie gagée par 83 milliards d'or, on voit avec évidence que notre situation monétaire est non seulement satisfaisante en ce moment, mais qu'elle contient les éléments les plus encourageants pour le développement ultérieur de l'économie et des finances publiques du pays.

Jean Saumont, de son côté, dans LA VOLONTE INDOCHINOISE du 9 avril 1942, montre ce qu'est la situation en Indochine.

En Indochine, le problème est différent mais analogue. Nous retrouvons la même stabilité financière car les facteurs de confiance sont les mêmes, parce que le Travail du pays est la base de sa politique financière.

La politique hardie autant que prudente de l'Amiral Jean Decoux a provoqué l'éclosion du travail du Nord au Sud du pays.

.....

Déjà nos relations extérieures prennent du volume. Aujourd'hui nous traitons avec nos voisins immédiats. Demain d'autres nations viendront à nous qui voudront nous acheter et nous vendre.

.....

L'œuvre accomplie dans le domaine financier en France par le Maréchal Pétain, en Indochine par l'Amiral Decoux, dans un laps de temps réduit, dans des circonstances sortant complètement de l'ordinaire, constitue un véritable miracle.

L'Union.

C'est sur le travail, sur le développement agricole, artisanal et industriel qu'est fondée la prospérité de l'Indochine. C'est aussi sur l'union.

L'esprit d'union de l'Indochine, écrit le VIET-CUONG du 8 avril 1942, *à l'heure actuelle, n'est plus un mot creux, un symbole chimérique.*

Des gens patriotes sont d'accord pour reconnaître que cette union est assise sur une base solide et se manifeste de jour en jour davantage.

En réponse à l'appel du Maréchal demandant le concours de l'Empire à la restauration nationale, les cinq pays de l'Union Fédérale se sont unis dans le cadre de la Révolution Nationale. De Langson à Camau, du bassin du Fleuve Rouge à celui du Mékong, tous les Indochinois se serrent autour du Gouverneur Général avec sincérité et enthousiasme. Et chaque jour, des preuves touchantes de cet attachement sont données : la Foire-Exposition, la Course au Flambeau, le Circuit des Capitales, les exhibitions sportives au Laos, la Cité universitaire, l'inauguration de la route Luangprabang-Vientiane, la visite de S. M. Norodom Sihanouk à Hué, puis à Hanoï, l'accueil chaleureux de la population hanoïenne au jeune souverain...

8 décembre 1941 ; la guerre du Pacifique commence et continue. L'Indochine, mise en dehors de la zone des hostilités, jouit toujours de la paix. Et cette paix est le flambeau qui rayonne et raffermit les bases de l'Union Indochinoise dans le cadre de l'Empire français.

Le voyage de S. M. Norodom Sihanouk, Roi du Cambodge.

Aujourd'hui, écrit l'ACTION du 7 avril 1942, *le peuple du Tonkin acclame S. M. Norodom Sihanouk, roi du Cambodge.*

D'autres pourraient s'étonner. Pour nous il n'y a pas là de miracle. C'est la chose la plus naturelle du monde. La paix française porte les fruits qui sont les siens : la prospérité, le calme, le travail tranquille dans la rizière ou l'atelier, la jouissance paisible des biens acquis dans l'ordre et par le labeur.

La paix française n'est pas un vain mot. Il y a trois siècles, elle régnait en Europe. Elle n'était point imposée par la force des armes, mais acceptée comme on accepte les enseignements d'un clair génie qui montre le chemin de la paix avec l'évidence qu'impose la vérité.

Soyons reconnaissants envers Sa jeune Majesté cambodgienne. Dans Sa jeunesse, Elle nous apporte le même témoignage que beaucoup de vieux penseurs philosophes.

Il n'y a pas de paix possible par le règne de la force. Il n'y a pas de paix possible par le règne de l'argent. Il n'y a qu'une paix possible, c'est la paix que notre atavisme conçoit, qui n'est autre que la bienfaisante paix romaine dont l'idéal et les méthodes ont été encore élevés et épurés par l'esprit chrétien de charité envers les hommes comme envers les peuples.

Le voyage du Roi au Tonkin est hautement symbolique de cette « Union » qui est l'essence même, le titre même de l'Indochine.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA VIE INDOCHINOISE

L'Amiral Decoux chez les artisans du papier.

Le samedi 4 avril, l'Amiral Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, a visité, accompagné de M. Guillanton, Inspecteur général des Mines et de l'Industrie, le village de Ho-khau, où il fut accueilli par M. Pétot, Directeur général des Papeteries de l'Indochine, M. l'Administrateur Lotzer, Directeur de l'Office Indochinois de Crédit Artisanal Mutuel, S. E. Hoang-trong-Phu, M. Vinay, Résident de Hadong et S. E. Ho-dac-Diem, Tông-Dôc de la province.

Au village de Ho-khau, la Société des Papeteries de l'Indochine a installé un atelier modèle de démonstration et un magasin de vente de pâte à papier.

Création d'un poste d'adjoint du Haut Commissaire de la France dans le Pacifique.

Le Capitaine de Frégate Mourral a été nommé Adjoint au Haut Commissaire de la France dans le Pacifique.

Mme Jean Decoux et Mme Pierre Delsalle à l'œuvre de la Protection de la Femme et de l'Enfant.

Mme Jean Decoux et Mme Pierre Delsalle ont présidé à une distribution de gâteaux, friandises et de fournitures scolaires organisée à l'intention des élèves des cantines scolaires par l'œuvre de la Protection de la Femme et de l'Enfant.

Mme Jean Decoux et Mme Gautier à Thaï-Binh.

Le 12 avril Mme Jean Decoux et Mme Georges Gautier se sont rendues à Thai-binh, pour visiter l'atelier de dentelles fondé il y a une dizaine d'années par Mme Nguyên-kim-Biêu.

La fête de Thanh-Minh.

La fête rituelle du Thanh-Minh, ou visite des tombeaux, a été célébrée à Hué le 4 avril, par S. M. Bao-Dai suivie de LL. EE. les ministres et des mandarins supérieurs du Cabinet Impérial.

Les fêtes commémoratives de Truong-Yên.

Les fêtes de Truong-yên ont été célébrées, du 29 mars au 6 avril, au temple des Empereurs Dinh et Lê. On sait qu'elles commémorent les bienfaits du fondateur des dynasties nationales annamites, le « Roi aux dix mille victoires », Dinh-Tiên-Hoang, premier empereur de la dynastie des Dinh.

Légion d'honneur.

Par décret du 14 mars 1942, Mgr Ho-ngoc-Can, évêque de Bui-chu, a été nommé Chevalier de la Légion d'honneur.

Comité d'Etudes et d'utilisation des drogues indochinoises.

Un Comité d'études et d'utilisation des drogues indochinoises a été créé par arrêté de M. le Gouverneur général. Il s'est réuni le jeudi 2 avril. Il recherchera les principes actifs que l'on peut retirer des plantes croissant à l'état spontané en Indochine : cocaïne, strychnine, morphine, pelletiérine, caféine, provitamine A ou carotène, etc... D'autres recherches porteront sur le marron d'Inde, la valériane, le chenopodium, les vitamines B, etc...

Contre le marché noir.

De sensationnelles arrestations ont été opérées à Hanoi, pour manœuvres illicites tendant à hausser artificiellement le coût de la vie : celles d'un commerçant chinois et d'un directeur de maison de commerce française. Ils ont été mis en liberté provisoire sous caution et restent poursuivis devant la Cour Criminelle spéciale.

Les loyers.

Le décret du 14 mars 1942 étendant le bénéfice du droit de prorogation des loyers a été promulgué en Indochine par arrêté du 25 mars 1942.

Le pain.

Un arrêté a suspendu l'application des arrêtés des 2 décembre 1940 et 13 décembre 1941 réglementant la fabrication et la vente du pain.

Dorénavant le pain fabriqué en Indochine doit être fait de 70 % de farine de riz et 30 % de farine de maïs.

Kermesse au profit de la Cité Universitaire.

A Saigon, du 9 au 12 avril, a eu lieu une grande kermesse organisée au Parc d'Attraction, au profit de la Cité Universitaire.

Du 20 au 26 Avril 1942 : Ecoutez "Radio-Saigon"

Lundi 20. — 12 h. 15 : Revue de la Presse ; 12 h. 20 à 12 h. 35 : Orchestre Odéon ; — 19 h. 45 : *Le Panache*, causerie par Louis Vaucelle ; — 20 h. 15 : La semaine de Radio-Saigon ; — 20 h. 17 : Concert ; — 21 heures : *Le courrier des auditeurs*, par Jade ; — 21 h. 15 : Vos disques préférés.

Mardi 21. — 12 heures : Informations, Nouvelles d'Indochine ; — 12 h. 15 : Revue de la Presse ; — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Chansons de Eva Busch et Jean Tranchant ; — 19 h. 45 : *La lutte antivariolique*, par le Dr Derolle ; — 20 h. 15 : *Le message du jour*, par la Légion ; — 20 h. 20 : *Alfred de Musset, poète romantique*, un programme de Paule Bonnin ; — 21 heures à 21 h. 30 : Quelques sélections.

Mercredi 22. — 12 heures : Informations, Nouvelles d'Indochine ; — 12 h. 15 : Revue de la Presse ; — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique militaire ; — 19 h. 45 : Pour les enfants : *Le moulin qui ne tourne plus*, d'après René Bazin ; — 20 h. 15 : Le quart d'heure de la jeunesse : *Jean de Vienne, Amiral de France ;* — 20 h. 30 : *Les impressions d'Italie*, de Gustave Charpentier ; — 21 heures : Vos disques préférés ; — 21 h. 20 : Chronique des livres.

Jeudi 23. — 7 heures à 7 h. 30 : Informations ; — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Piano medley ; — 19 h. 45 : Concert ; — 20 h. 15 à 21 h. 30 : Théâtre : *La Sonate à Kreutzer*, pièce de Fernand Nozière et Alfred Savoir.

Vendredi 24. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Chansons de Mireille et Jean Sablon ; — 19 h. 45 : *Colline vous parle ;* — 20 h. 15 : *Le message du jour*, par la Légion ; — 20 h. 30 : *Le coffret à musique*, par Ch. Roques ; — 21 heures : *Quelques artistes disparus :* Dranem, Bétove, Signoret, etc...

Samedi 25. — 19 h. 45 : *Les débuts du char d'assaut*, par Maurice Bernard ; — 20 h. 15 : *Le message du jour ;* — 20 h. 20 : *Le casino des illusions ;* — 20 h. 50 : Musique de danse.

Dimanche 26. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique de danse ; — 19 h. 45 : *Poésies* dites par Mme Tridon ; — 20 h. 07 : La semaine dans le monde ; — 20 h. 20 à 21 h. 30 : *Manon*, opéra-comique de Massenet.

Naissances, Mariages, Décès...

Naissances.

ANNAM

Pierre, fils de Mme et M. Tilmont à Dalat (29 mars 1942).

COCHINCHINE

Georges-Philippe, fils de Mme et M. Blanc, médecin-lieutenant du Régiment des Tirailleurs annamites.

Agnès-Denise Ngoc-Anh, fille de Mme et M. André Qui, artiste comique à Saigon.

Gaston, fils de Mme M. Luu-vinh-Long, riziculteur.

Roger-Louis, fils de Mme et M. Blume.

Brigitte, fille de Mme et M. Pierre Thillier.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHRISTIANE-PAULETTE-CÉCILE, fille de Mme et M. Berchon de Fontaine-Gourbet, contrôleur principal des Douanes.

ELIANE-COLETTE, fille de Mme et M. Dejean de la Bâtie, des Services de la Région Saigon-Cholon.

MARIE-THÉRÈSE-ANDRÉE-ANTOINETTE, fille de Mme et M. Malcros, planteur à Dakir (Bien-hoa).

TONKIN

ROLAND-FRANCIS, fils de Mme et M. Alfred Belot, garde principal de la G. I. à Phucyên (27 mars 1942).

RENÉ, fils de Mme et M. Victor Berger, des Services Pénitentiaires de l'Indochine (27 mars 1942).

MONIQUE-MARIE-JEANNE, fille de Mme et M. Mougenel, inspecteur de l'Enseignement (29 mars 1942).

DANIÈLE-ANDRÉE-MARIE, fille de Mme et M. Marcel Dehoulle, des Douanes et Régies (31 mars 1942).

GEORGETTE-CHRISTIANE, fille de Mme et M. Alfred Laurin, agent des D. et R. (31 mars 1942).

ALBERT-LÉON, fils de Mme et M. Roch Vérone, caporal-chef à Dapcau (31 mars 1942).

GENEVIÈVE-MARIE-FRANÇOISE, fille de Mme et du capitaine Paul Vaillant, de l'état-major du Général Commandant Supérieur (1er avril 1942).

HÉLÈNE-MARIE-JEANNE, fille de Mme et M. Georges Ballard, chef du Service des Echanges commerciaux au Gouvernement général (2 avril 1942).

ANDRÉ-JEAN-FRANÇOIS, fils de Mme et M. Constant Vuillemin, sergent-chef infirmier S. I. C. (5 avril 1942).

MARIE-THÉRÈSE, fille de Mme et M. Charles Baylin, directeur de la Banque de l'Indochine (6 avril 1942).

ALAIN-MARIE-CLAUDE, fils de Mme et M. Jean de Closmadeuc, chef de bureau des S. C. (8 avril 1942).

CHARLES-HENRI, fils de Mme et M. François Castets, sous-officier d'aviation à Tong (8 avril 1942).

Mariages.

ANNAM

M. JEAN LE-BA-THUAN, secrétaire des Résidences à Dong-hoi, avec Mlle MARIE VO-DÊ, fille de Mme et M. Vo-cong-Hoa, ex-représentant du Peuple à Hatinh (9 avril 1942).

COCHINCHINE

M. ANDRÉ VERGOZ avec Mlle JOSETTE MARTINE, fille de Mme et du capitaine Dominique Martini (28 mars 1942).

TONKIN

M. JACQUES LAGISQUET, architecte, avec Mlle MARIE JULIANE LE SAOUT (4 avril 1942).

M. JACQUES FABI, sous-officier au 9e R. I. C., avec Mlle PASCALINE-JULIE PAOLI (7 avril 1942).

Le Dr PHAM-GIA-CAN, chef de clinique ophtalmologique, adjoint à la Faculté de Médecine, avec Mlle NGOC-CHIEM, fille de Mme et du Tri-phu Pham-trung-Ngan (7 avril 1942).

M. LE-HUU-LY, docteur en Médecine, avec Mlle TRAN-LY (7 avril 1942).

M. JEAN DE JOINVILLE, aspirant au 1er R. T. T., avec Mlle FRANÇOISE-MARCELLE DUPONT (8 avril 1942).

M. MARCEL CHATTON, adjudant-chef d'aviation, avec Mlle ESMERALDA AGIER (8 avril 1942).

M. MATHIAS RICHARTZ, comptable au garage Girardot, avec Mlle NGUYEN-CHAU (11 avril 1942).

M. CHARLES-MARCEL PAULEAU, sous-officier radiotélégraphiste, avec Mlle MARIE-JULIETTE DELEVAUX (11 avril 1942).

Prochains mariages.

COCHINCHINE

M. FRANÇOIS TESSARECH, sous-officier au 11e R. I. C., avec Mlle RAFTALLI.

M. CLÉMENT DUTAMBY, de la Maison Portail, avec Mlle ASSE.

Me TRAN-VAN-THOAN, avocat près la Cour d'Appel de Saigon, avec Mlle TU-NGOC.

TONKIN

M. HENRY SAUREL, inspecteur de la Garde Indigène à Caobang, avec Mlle SUZANNE-MARTHE-GEORGETTE TABOUILLOT.

M. JEAN HENAFF, aspirant d'artillerie coloniale, avec Mlle DENISE HORT, fille de Mme et M. Hort, garde général des Eaux et Forêts.

M. LUCIEN BRUNEAU, inspecteur de la Sûreté, avec Mlle GERMAINE POUPARD.

M. JULES OUDIN, employé aux Docks de la Chambre de Commerce de Haiphong, avec Mlle YVONNE-MARTHE-LYDIA PODVIN.

M. GASTON DELDYCK, lieutenant d'Infanterie coloniale avec Mlle ESTER JOSETTE, fille de Mme M. Ester Marius, des Douanes et Régies à Langson.

Décès.

ANNAM

M. SUIRE FERNAND, caporal au 10e R. M. I. C. à Hué (4 avril 1942).

CAMBODGE

Mme LUCIENNE DESNOYERS, épouse de M. Louis Desnoyers, chef du poste de Bactouk (3 avril 1942).

COCHINCHINE

M. BENJAMIN LAGLOIRE, à Saigon (26 mars 1942).

M. LOUIS MORANDINI, commis principal hors classe du Cadastre en retraite (27 mars 1942).

M. GEORGES BOBIN, de la Société des Plantations des Terres rouges (5 avril 1942).

TONKIN

M. VICTOR REZETTE, sous-officier, à Backan (2 avril 1942).

S. E. NGUYEN-DINH-QUI, Tông-dôc en retraite (12 avril 1942).

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 65

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	M	O	Y	E	N	N	E	■	A	C	C	E	S
2	A	N	E	R	O	I	D	E	■	A	I	G	U
3	N	E	O	L	A	T	I	N	E	S	■	L	E
4	I	■	M	O	I	■	T	E	T	A	N	I	E
5	C	H	A	N	L	A	I	R	E	■	E	S	■
6	H	A	N	■	L	■	O	G	R	E	■	E	E
7	O	S	■	L	E	O	N	I	N	■	P	■	X
8	R	A	V	I	S	E	■	E	E	C	L	O	O
9	D	R	O	Z	■	D	■	■	L	A	I	R	D
10	I	D	E	A	L	I	T	E	■	R	■	N	E
11	O	■	U	R	O	P	Y	G	I	A	L	E	■
12	N	U	■	D	■	E	R	G	O	T	E	E	S

Nous tenons à remercier les " Amis du Vieux Hué " dont le Bulletin nous a fourni les bandeaux et culs-de-lampe ornant ce numéro.

Le Directeur : JEAN SAUMONT

Imp. G. Taupin et Cie — Hanoi

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Impression rapide et moderne

CHEZ

G. TAUPIN & Cie

IMPRIMERIE

8-10-12 RUE DUVILLIER - HANOI

TEL : 218

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques